

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						/					

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI
POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

QUARANTE-UNIÈME NUMÉRO

JUIN 1890

MONTREAL

GE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1890

Permis d'imprimer :

† EDOUARD CHS, Archevêque de Montréal.

QUARANTE JOURS DE MISSION

DANS LES CHANTIERS DU MAINE

LETTRE DES RR. PP. GRÉGOIRE, ST. PIERRE ET BAROLET
A SON ÉMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU, ARCHE-
VÊQUE DE QUÉBEC.

Ste-Anne de Beaupré, 25 mars, 1890.

Eminence,

Le 31 décembre 1889, vous aviez béni avec une pleine effusion deux missionnaires en partance pour les rudes travaux des chantiers. Dieu ne pouvait manquer de ratifier pleinement la bénédiction d'un évêque, prince de l'Eglise, qui comme vous se montre avant tout apôtre enflammé du salut des âmes. Nos travaux ont été fécondés jusqu'à une ample moisson. C'est notre devoir et notre droit que nous vous en rendions compte. Nous n'avons pas à vous parler de vastes cathédrales encombrées par la foule, ni d'intelligences d'élite subjuguées par l'éloquence. "Evangelizare pauperibus." Encore une fois, notre Père St-Alphonse, l'apôtre des pauvres, ne nous avait réservé que cette portion choisie de son cœur. Mais on sait comment votre cœur s'inquiète aussi avec préférence des âmes les plus abandonnées. Notre humble ministère auprès des humbles habitants des forêts est donc capable de vous donner quelques joies et quelques consolations de plus au sein de votre sollicitude pastorale. Nous sommes heureux, Eminence, de vous les procurer.

I

DÉPART DES MISSIONNAIRES.

Le 30 décembre dernier, rentrant à Sainte-Anne, le soir, d'un travail donné dans la Beauce, nous recevions l'obé

dience de partir le lendemain matin pour les chantiers. Redoutant le repos bien plus que l'action, nous y accédâmes joyeusement. Déjà nos valises étaient prêtes ; une nuit tranquille acheva de nous disposer parfaitement. Deux bénédictions, celle de notre très révérend père Recteur et celle de Son Eminence avaient attiré les anges du ciel auprès de nous : nous partions au nom du Seigneur. Pourquoi craindre alors les obstacles, les difficultés ? Nous n'y pensons pas. C'est ainsi que munis de pouvoirs nécessaires, et le cœur paisible, nous quittâmes Sainte-Anne le 31 décembre, à cinq heures et demie du matin, pour arriver le soir à Saint-François et de là à Saint-Georges, Beauce.

Le Rev. M. Bernier, à cette époque encore curé de Saint-Georges, nous donna, outre une généreuse hospitalité, de précieux renseignements sur les endroits du Maine les plus favorables au succès de notre expédition. Il partagea entièrement l'avis du R. P. Debongnie " qu'il ne s'agit pas de tourner autour des frontières,—que plus nous pénétrerons dans la forêt plus nous trouverons de gros gibiers à abattre et de fauves à adoucir."—Il est donc décidé que notre campagne se fera vers la rivière Moxie, le lac Moose-head et plus loin si possible. Le 1er janvier à huit heures du matin notre voiturier vient nous avertir qu'il attendait nos ordres. Nous avons hâte de franchir les dernières terres canadiennes et de nous enfoncer dans le royaume des grands bois. Vers quatre heures de l'après-midi, nous nous trouvions aux lignes des Etats, sans autre accident que celui d'avoir culbuté une première fois sur une pente trop glissante. Encore un jour de marche et bien loin déjà au milieu des fiers géants du Maine, à six heures du soir, le 2 janvier, nous rencontrons un premier camp.

II

THÉÂTRE DE NOS TRAVAUX—DESCRIPTION D'UN CAMP.

En jetant un coup d'œil sur la carte de l'Amérique du Nord, on distingue de suite vers le Sud-Est du Canada et le Nord-Est des Etats-Unis l'État du Maine. Sa superficie est vaste comme un monde. Loin d'être couverte de villes po-

puleuses, de routes faciles, de villages pittoresques, de chemins de fer commodes, cette région n'est en grande partie qu'une immense forêt, coupée de quelques routes convenables, ne présentant que quelques habitations et des centaines de chantiers. Les propriétaires de ces contrées boisées font le plus grand profit possible. Une fois dirigés vers les ports, les merisiers, les pins et les sapins séculaires se changent merveilleusement en or. Aussi l'exploitation s'y fait sur une vaste échelle. Les gages sont bons et montent après quatre mois de travail à cent piastres. Comme cet argent se gagne pendant la saison des neiges, où il n'y a rien à faire sur les terres, les ouvriers qui s'engagent sont nombreux : jeunes gens qui veulent amasser de quoi s'établir, jeunes mariés désireux de se mettre plus à l'aise, des pères de famille, de pauvres vieillards même, cherchent un remède à un revers de fortune ; de misérables enfants prodigues, des protestants, des catholiques, en un mot, comme disait l'un d'eux " des gens de tout poil et de toute nuance." Le nombre des travailleurs dans un chantier varie de trente à soixante. Or, quatre milles plus loin, on en rencontrera quelques autres, au nord, au sud ; mais ensuite le missionnaire, désireux de poursuivre sa mission, devra s'imposer une marche de vingt, trente milles avant de rencontrer de nouveaux auditeurs.

Chaque chantier a sa maison ou camp, grande hutte aux murailles de troncs d'arbres superposés, aux toits de troncs d'arbres alignés plus ou moins bien fermés aux frimas pénétrants de ces parages. La longue cabane est divisée en deux appartements : le premier avec ses cases pleines de branches de sapin et de grosses couvertures, ses bancs rustiques, où un peuple bruyant fume la pipe, ses douzaines de boîtes, chaussons et autres pièces d'habillement, le tout suspendu autour des poêles tout rouges, est en même temps le dortoir et la salle de récréation. L'autre, plus propre, est la cuisine et le réfectoire. Les deux autorités qui y président sont le " boss "—c'est-à-dire le maître, le directeur ou le surveillant des travaux,—et le " cook ", fournisseur de tous ces estomacs rarement paresseux.

Entrons maintenant dans ces habitations privilégiées du

Maine et faisons-nous de la maison. Etrangers, inconnus, personne ne nous attend ; mais nous sommes des missionnaires, prêtres de Dieu et de l'Eglise Catholique ; dès lors pas de crainte : nous serons les bienvenus.

III

COMMENT ON EST REÇU.

Tous les regards, attirés par le bruit de la porte qui s'est ouverte, voient entrer deux longues soutanes noires. L'étonnement est grand ; nous lui donnons le temps de se développer à l'aise et de se calmer pendant que nous cherchons le " boss " pour nous entretenir avec lui. Les maîtres catholiques préviennent nos explications et, comprenant à l'instant le but de notre visite, nous donnent champ libre pour tout : exercices religieux, nourriture, logement, sans autres frais disait l'un d'eux " que de venir passer un soir chaque mois au milieu de mes hommes, si cela se pouvait. "—Cependant il est rare que les maîtres des chantiers soient catholiques ; c'est à des protestants que nous devons généralement demander permission d'exercer notre ministère.

N'importe, jamais de refus ; ordinairement une bienveillance, une gentillesse exquise. En un instant les ordres sont donnés pour qu'on héberge nos chevaux convenablement, qu'on prenne de nous tout le soin possible et qu'aux heures voulues par les missionnaires, le soir et le matin, le réfectoire soit à notre disposition. Ils regrettent seulement de ne pas pouvoir nous traiter plus somptueusement, " ce que nous aurions fait de grand cœur, si nous avions été prévenus de votre arrivée. " Nous avons plusieurs fois entendu cette remarque.—A notre départ, au moment de leur présenter nos remerciements et nos offres de paiement : " Ou ne parle pas de cela, répondent-ils ; au bon revoir, à l'année prochaine, quand vous voudrez. "

Si dans cette conduite nous remarquons avec regret l'indifférence que le protestantisme leur a inoculée pour toutes les religions, même la leur, nous n'avons garde de ne pas louer en eux la politesse, encore moins de méconnaître le

prestige divin que le dévouement, la supériorité du prêtre catholique inspirent. Quand le maître a parlé notre cause est gagnée et personne n'oserait manquer de respect envers nous. Le "cook" aura soin de réserver deux places libres à la table commune ; nous aurons notre assiette en fer blanc avec notre part de fèves graissées au lard ou de bœuf gelé, notre bol en fer blanc remplie à volonté de thé noir. Les mieux disposés nous feront même l'honneur de quelques distinctions et au lieu du service commun nous présentent une omelette et des patates rôties, sur une assiette de faïence.

Mais les divers groupes de travailleurs qui déjà ont expédié leur souper parlent de nous. Allons sans tarder leur dire que nous sommes leurs amis et leur demander s'ils veulent être les nôtres. Dans la bande de trente, en voici dix, quinze qui se lèvent et s'avancent vers nous plus empressés que les autres. O les bons cœurs de Canadiens ! Le missionnaire les distingue de suite sans se tromper et sans rien demander : visages souriant avec bonheur au prêtre et la main étendue pour serrer la nôtre.

"Nous venons du pays vous raconter les nouvelles." Ils sourient. "Nous venons de la Bonne Sainte-Anne prier la chère patronne afin qu'elle continue à vous protéger contre les accidents et les mauvaises chances." Ils sourient encore et remercient avec sympathie. "Et puis, dans tel camp d'où nous venons, il y a eu chapelet à haute voix, sermon, confession, messe et communion générale. Tous sont venus ! Ils étaient si heureux" "Nous aussi nous sommes prêts, quand allez-vous commencer, de suite ?" "Un instant, parlons encore un peu. Personne de malade ?" "Mon père, répond un plaisant, en désignant le plus joufflu de la bande, c'est celui-là qui l'est le plus." "Tant mieux."

C'est de cette façon que se fait la préparation prochaine à l'exercice plus sérieux qui aura lieu tantôt. En quelques minutes les étrangers sont devenus des intimes pour qui il n'y a plus de secrets. Un jour deux Canadiens avait parié contre quatre autres qu'il est permis de manger de la viande quand Noël tombe un vendredi. Rentrés au camp, ils profitent de notre présence pour débrouiller la question. "Eh bien, vous avez gagné à deux contre quatre. Quelle était la

gagendre ?”—“Oh, rien.”—“Poltrons, dans ces conditions autant vaut perdre que de gagner.”

Par eux nous apprenons l'état du chantier où ils sont : “ tant d'Irlandais catholiques, tant de douteux, tant d'Américains protestants.” Nous circulons sans crainte de toutes parts pour serrer la main à tous. Les Irlandais à leur tour deviennent bienveillants et bien des protestants Américains aiment à parler avec nous.—“ J'estime sincèrement les prêtres catholiques, disait un vieux toiseur, ancien ministre de je ne sais quelle secte, parce qu'ils sont instruits.—Le mystère de la Sainte Trinité, c'est ceci : Le Père, le Fils et le St-Esprit, trois personnes en une seule nature divine ?”—“ Oui.”—“ Croyez-vous cela ?”—“ Sans doute.”—“ Moi aussi je crois cela.”—“ Et la mère de notre Sauveur, continua-t-il, est-ce la même que Marie-Madeleine ?”—“ Ah, cette fois-ci vous n'y êtes plus ! N'avez-vous que cette raison pour refuser à croire à l'Immaculée Conception et à la Virginité de la Mère de Jésus ? Dans ce cas il vous suffira de peu pour devenir un bon papiste.”—“ Mais, poursuivit-il, il y a une chose qui m'étonne à votre sujet. Vous, prêtres, vous ne vous mariez jamais.”—“ Non, pour être plus libres de parcourir les chantiers.”

Ceux qui restent froids oseront difficilement risquer même un sourire moqueur en notre présence. Aucun obstacle ne viendra donc gêner la liberté de notre saint ministère. Nous allons commencer hardiment. Voici l'ordre des exercices.

IV

ORDRE DES EXERCICES.—COMMENT ILS SONT SUIVIS.

Il est huit heures du soir. Les tables sont proprement lavées ; au coin la grosse vaisselle reluit entassée en piles. Le maître d'hôtel est venu nous crier de toute sa voix, comme quand il annonce le dîner : “ All ready.”—Nous disons à nos hommes : “ Allons, c'est le temps de la cérémonie.” Les fervents se lèvent aussitôt et vont prendre leurs places ; quelques autres ont besoin d'un petit coup de fouet pour se décider à passer au milieu des premiers.—“ Aucun catholique ne manque ?” Ils se regardent et comptent :

« Non. — » « D'abord nous réciterons le chapelet à genoux ! — Première dizaine : pour que vous arriviez certainement au ciel un jour, et partant que vous restiez de parfaits chrétiens, évitant le blasphème, l'ivrognerie et l'impureté, patients dans les peines et attentifs à les offrir à Dieu.

Deuxième dizaine : pour que vous aimiez toujours la prière ; celui qui ne prie pas se damne certainement.

Troisième dizaine : pour que vous aimiez toujours tendrement la Sainte Vierge. L'enfant de Marie ne se perdra jamais.

Quatrième dizaine : pour vos familles qui sont si loin de vous. Dieu va vous écouter ; pendant votre absence il se fera lui-même le père, le gardien de la maison.

Cinquième dizaine : pour que la Bonne Sainte-Anne vous préserve de tout grand malheur ; afin d'attirer plus sûrement ses faveurs promettons-lui de faire bientôt une excellente confession et prions-la aussi dans ce but.

Je souhaite à tous l'heureux spectacle de voir avec quelle dévotion le chapelet se récite dans les chantiers. Quel ton décidé ! Quels accents sincères ! Quelle piété convaincue ! Nulle part nous n'avons vu mieux prier que dans les chantiers. — Les protestants eux-mêmes subissent les charmes de la prière publique faite ainsi. Ils écoutent silencieux dans la place voisine, où ils se tiennent retirés ; ou bien se glissant furtivement à l'endroit de la « réunion, » ils se plaisent à contempler dans une paisible curiosité les catholiques en prière.

Le chapelet récité, commence le « grand sermon » : Salut, péché, mort, enfer, délai de la conversion. Nous n'avons que trois quarts d'heure et il faut bien tout dire puisque c'est la retraite. Mais il est évident que le Saint-Esprit lui-même redit et grave au fond des cœurs les paroles de ses pauvres ministres.

Le sermon s'achève et durant les cinq minutes de repos se fait la distribution gratuite des objets de piété : crucifix, médailles, chapelets, scapulaires. — Immédiatement après commence un autre sermon, plus court, sur la confession : malheur de ceux qui ne se confessent plus ; de ceux qui se confessent mal ; qu'il est facile pourtant de recevoir les

effets célestes du sacrement de pénitence quand on a bonne volonté ; examen de conscience ; voici ce que vous pourriez avoir fait..... ; un acte sincère de repentir à cause de Dieu infiniment offensé...de l'enfer mérité...résolution généreuse pour l'avenir.—N'avez pas peur de nous, nous sommes vos amis et nous arrangerons facilement votre affaire.—Maintenant quelques instants encore pour vous préparer. Mon confrère va s'asseoir au coin de cette table à droite, et moi j'irai à cette autre table plus loin à gauche.—Si quelqu'un manque et va se cacher sous ses couvertures avant de s'être confessé, trois de nos braves les plus forts iront le saisir et nous l'amener ici.”

Heureusement, cette violence n'est pas nécessaire. S'il y a quelques lents à se décider ils finissent par se rendre à une invitation que les missionnaires ont soin de leur faire seul à seul penchés sur leur couchette dans la solitude de la nuit. Trois ou quatre Canadiens seulement se montrèrent obstinés malgré tout. Entre autres : un père de famille qui prétendait n'avoir pas besoin de se confesser si souvent, et qui ne faisait plus ses Pâques depuis longtemps. Un jeune homme, habitant les Etats presque depuis sa première communion et tombé dans une indifférence lamentable. Nous voulions le gagner d'autant plus qu'étant “cook,” il nous avait reçus avec une cordialité charmante. Mais hélas ! aucune prise sur son âme paralysée. Il ne croyait plus à rien, et comme nous lui disions : “ Au moins nous prierons pour vous,” “ Comme vous voulez,” répondit-il froidement.

A part ces exceptions, tous accoururent se jeter à nos pieds, aussi empressés, aussi merveilleusement disposés que s'ils avaient été préparés par huit jours de retraite. Ils ne pensent même pas à la crainte d'étonner leurs compagnons protestants qui les regardent s'agenouiller devant un prêtre et dire leurs péchés. Oui, on le sent, durant cette retraite d'une heure, l'Esprit sanctificateur est descendu, a passé avec ses grâces extraordinaires et de vieux retardataires qui jusque là avaient résisté aux meilleures occasions, ne résistent plus à celle-ci.

Neuf hommes de 21 à 33 ans font leur confession préparatoire à leur première communion ; trois, à leur deuxième

communion, l'un de 42 ans, l'autre de 47, le troisième de 53 ans. Parmi eux, se trouve un jeune homme ayant oublié s'il était baptisé dans l'Eglise catholique. Nous parvenons à le savoir en l'interrogeant et en le ramenant sur les anciens souvenirs de son enfance et de ses parents. Les principales vérités de la foi lui sont enseignées, il les comprend suffisamment pour être admis aux sacrements, et le lendemain, quand l'heureux converti du protestantisme où il avait été égaré, reçoit la sainte hostie, on l'entend répéter : " Mon Dieu, je crois que la religion catholique est la seule bonne ; mon Dieu, je crois que c'est vous que je vais recevoir ! "

Certes, nous avons souvent redit, avec droit, sur les bancs rudes qui nous servaient de confessionnaux, cette parole des psaumes : *copiosa apud eum redemptio* ; la rédemption y est abondante. Du reste la générosité de ces braves est bien faite pour attirer la grâce. Le sacrifice de plusieurs heures de leur repos si nécessaire ne coûte pas. C'est à qui choisira de passer la nuit sur le froid plancher afin de céder un lit aux missionnaires. Nous avons vu, à plusieurs reprises, les catholiques d'un camp voisin faire quatre milles, malgré leurs fatigues et les mauvais chemins, pour profiter de notre passage. Nous n'avions pas osé les inviter, trouvant la gêne excessive. Mais ayant appris que le lendemain nous devions prendre une direction opposée, ils préférèrent le dur sacrifice à la privation de notre ministère.

Maintenant les confessions sont terminées. Aucun de nos fidèles n'a voulu se coucher avant de voir encore les missionnaires et de leur dire de mille façons qu'ils sont contents Mais il est tard. " Demain, tous debout à quatre heures ! Bonsoir ! " Après une courte prière nous nous étendons sur les matelats primitifs, tout habillés, afin d'être plus vite prêts au moment du réveil matinal.

Les heures sont bientôt passées quand ce sont des heures de sommeil. A peine sommes-nous descendus de notre pauvre grabat que les pénitents de la veille ont quitté les leurs. La toilette ne sera guère luxueuse, mais leurs cœurs bien préparés ont hâte de répondre à la voix du Maître qui les appelle. En une demi-heure sont achevés les préparatifs. Le

petit autel est dressé à la place convenable du réfectoire sur une table. D'un côté, quelques protestants qui ont pris la peine de voir célébrer la messe, et nous diront après que jamais ils n'ont vu si belle cérémonie religieuse ; de l'autre sont agenouillés les catholiques. On les reconnaît à leur piété touchante. La pauvreté du temple, loin de refroidir leurs âmes, semble augmenter leur foi. Si on leur demandait quand ils ont le mieux de leur vie assisté à la messe, ils répondraient : " au camp." Nous l'affirmons avec plaisir et nous le redirons toujours : jamais nous n'avons mieux vu communier que dans les chantiers.

Une seconde messe suit en action de grâces. Nos hommes n'ont pas besoin d'être avertis d'y rester. Après cela la retraite est finie. Nous serrons la main à tous en disant : " Nous ne vous oublierons pas ; et eux nous répondent : " Au revoir, du moins au ciel ; merci ! vous nous avez fait du bien."

V. OBSTACLES A SURMONTER.

Voilà donc comment se donnent les retraites dans les chantiers du Maine, et ce que nous avons recommencé durant 40 jours de camp en camp. A côté des consolations il y a aussi les croix. Voyages pénibles, souvent du matin au soir, sous une température glaciale qui finit par percer les plus grosses fourrures ; chemins rocailleux où la cariole saute et se renverse, avec son contenu, dans la neige, pentes vertigineuses qu'il serait dangereux de descendre autrement qu'à pied, appuyé sur un gros bâton ; atmosphère malsaine des camps, où l'on a presque en même temps trop froid ou trop chaud ; cuisine par trop substantielle ; s'évertuer à gagner dans une soirée des gens pris à l'improviste et qui ne vivent pas toujours en ascètes ; et puis lutter contre " l'influenza " qui n'avait pas épargné non plus ces régions lointaines. La santé de l'un de nous fut un instant assez sérieusement ébranlée pour que force lui fut de regagner Ste-Anne et d'être remplacé par un autre à la fin de la première quinzaine.

VI.—COMPTE RENDU DE NOS TRAVAUX.

Chantiers visités	43
Confessions entendues.....	810

Communions distribuées.....	708
Premières communions.....	11
Deuxièmes “	3
Promesses de tempérance.....	40
Baptêmes	15
Abjurations du protestantisme.....	3
Abjurations préparées	3

VII.— CONCLUSION.

Gloire à Dieu dont la providence paternelle poursuit ses enfants jusqu'aux antres les plus retirés des forêts !

Gloire à l'Eglise catholique qui seule fidèle à Jésus-Christ recherche comme Lui partout les brebis égarées ! Durant plus d'un mois, nous avons côtoyé le protestantisme, nous l'avons vu à l'œuvre, ou plutôt dans sa stérile inaction. La généralité de ses adeptes ne nourrit aucune pensée, aucun amour de Dieu ni de leurs âmes ; souvent toute leur religion est de savoir qu'ils sont protestants. Au moins le catholique tombé sous l'indifférence aura l'occasion d'être averti, d'être converti par le prêtre que lui enverra sa mère dévouée, la sainte Eglise Romaine. Gloire à elle ! Elle seule est l'Arche du salut !

Veillez agréer, Eminence, l'hommage de notre respect filial et de notre obéissance, toujours prête à de nouveaux ordres de votre part.

De Votre Eminence,
Les très humbles et obéissants serviteurs,

CÉL. GRÉGOIRE, C. SS. R.

L. ST-PIERRE, C. SS. R.

CH. A. BAROLET, C. SS. R.

25 mars 1890. Ste-Anne de Beaupré.

MISSIONS DE ST. ALBERT

LETTRE DU R. P. RAPET, SUPÉRIEUR DE L'ILE-
A-LA-CROSSE.

Mission de l'Ile-à-la-Crosse, 1er janvier 1889.

Révérénd et bien cher Père,

Qu'il me soit permis, au commencement du nouvel an, de vous offrir, au nom de toute la communauté, nos meilleurs souhaits de bonne année. Daigne le Seigneur vous combler de ses plus abondantes bénédictions et vous conserver longtemps encore à l'estime et à l'affection de vos frères. Nous le désirons de tout notre cœur. Qu'il plaise à Dieu de nous exaucer !...

Depuis le dernier rapport sur notre chère petite mission plus de dix ans se sont écoulés. Il est plus que temps, je pense, de vous donner un aperçu succinct sur les divers événements qui se sont succédé dans notre maison depuis la dernière lettre envoyée à l'administration générale par le si regretté P. Légeard.

La mort de ce bien-aimé confrère a fait un vide immense, qui n'a pas encore été comblé. C'est après être allé prier sur sa tombe chérie, que je vous trace ces quelques lignes.

A l'époque où le regretté supérieur vous écrivait, les missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse desservaient les Missions du lac Froid, celle du lac Canot, celle du Portage la Loche et enfin celle de l'Ile-à-la-Crosse.

Aujourd'hui, le R. P. Legoff résidant à la Mission du lac Froid, nous n'avons plus à nous occuper de cette chrétienté. Nous sommes sans inquiétude, d'ailleurs, car elle ne saurait être en meilleures mains.

Ce cher Père vous dira mieux que moi l'état de cette Mission. La seule chose que nous connaissons, c'est que, depuis qu'il est fixé dans cette résidence, les sauvages ont fait de rapides progrès dans la voie du bien.

MISSION DE LA BIENHEUREUSE-MARGUERITE-MARIE. LAC CANOT.

Cette petite Mission, située à environ sept lieues de l'Île-à-la-Crosse, est une Mission modèle, grâce au zèle des différents missionnaires qui se sont occupés d'évangéliser les pauvres Indiens dont elle se compose. Si ces chers Indiens ne nous donnent aujourd'hui que des consolations, nous le devons au défunt P. Légeard, qui a su leur inculquer une grande dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Ils ont mis à profit les saintes instructions reçues de ce bon Père, dont ils conservent le plus précieux souvenir.

En parlant de la Mission du lac Canot, le nom du P. Chappelières vient se placer, de lui-même, à côté de celui du R. P. Légeard. Ce cher Père, le bras droit de son Supérieur, s'est dépensé, avec un zèle qui ne connaissait pas de limites, pour les chers Indiens de l'Île-à-la-Crosse. L'obéissance nous l'avait donné, l'obéissance nous l'enleva le 13 juillet 1880. Mais bientôt le bon Dieu, qui le trouvait mûr pour le ciel, le ravit définitivement aux pauvres sauvages de la Mission de Notre-Dame de Pontmain, auxquels il avait été envoyé.

Des voix plus autorisées que la mienne ont dit déjà comment ce vrai missionnaire rencontra une mort tragique en allant annoncer la bonne nouvelle à une tribu éloignée et d'un difficile accès.

Le R. P. Moulin qui, déjà, à plusieurs reprises, avait évangélisé les Cris de la Mission dédiée à la Bienheureuse, revenait, en septembre de l'année 1880, donner des soins assidus et éclairés à ces mêmes Indiens ; ceux-ci revoyaient avec plaisir un Père qui s'était déjà tant dépensé pour eux. Malheureusement, son dernier séjour à l'Île-à-la-Crosse ne fut pas de longue durée : arrivé le 7 septembre de l'année 1880, ce cher Père, vieilli dans l'œuvre des Missions, nous quittait le 23 juin de l'année 1882.

Le 28 juin suivant nous avions le plaisir d'embrasser le R. P. Dauphin, qui arrivait à l'Île-à-la-Crosse pour remplacer le R. P. Moulin. Depuis le jour de son arrivée jusqu'à celui de son départ, qui eut lieu le 4 août 1886, le P. Dauphin se dévoua avec un zèle extraordinaire au bien spirituel des Cris du lac Canot ; la maladie même ne l'a pas empêché de

donner à ces chers Indiens les soins les plus tendres et les plus assidus.

Certes, il est vrai de dire qu'il aimait ses sauvages de tout son cœur, mais aussi il en était vraiment aimé. Ils ne cessent de parler de lui, et son souvenir n'éveille que des louanges parmi eux.

Actuellement, c'est le R. P. Teston, qui exerce son zèle dans cette mission modèle... Plusieurs fois par an, il visite ces chers sauvages, afin de les entretenir dans leurs bons sentiments, veillant autant que possible à ne pas perdre le fruit de tant de travaux opérés par ses devanciers.

MISSION DE SAINT-JULIEN. LAC VERT.

Si la mission du lac Canot, comme je viens de vous le dire, révérend et bien cher Père, ne nous donne pour ainsi dire que des consolations, nous avons fort à faire pour maintenir dans le bon chemin celle que je viens de nommer. Les chrétiens qui la composent sont tous à peu près métis.

Ils devraient mieux comprendre, ce semble, les enseignements du missionnaire et servir de modèles aux sauvages. Malheureusement, c'est le contraire qui arrive. Est-ce parce qu'ils sont plus rapprochés des gens qu'on a coutume d'appeler civilisés, et qu'ayant parfois de tristes exemples devant les yeux, ils se croient tout permis? Je suis porté à le croire. La plupart des gens avec lesquels ils se trouvent en rapport sont loin, pour la plupart, d'être de bons chrétiens; plusieurs mêmes ne pratiquent aucune religion. Ils ne peuvent que se ressentir de la contagion des mauvais exemples, surtout s'ils les ont fréquemment sous les yeux.

Toutefois, si une partie de ces gens nous donnent des inquiétudes, quelques-uns sont franchement catholiques et font honneur au nom métis.

Si les gens de cette mission étaient tous catholiques dans la force du mot, combien déjà leurs bons exemples n'auraient-ils pas attiré à la religion catholique de ces sauvages qui, aujourd'hui encore, marchent dans les ténèbres de la mort.

A l'heure où je trace ces lignes, mon *socius*, le R. P. Teston, fait la visite de cette mission.

Espérons que les prières des deux regrettés défunts si-des-

sus mentionnés et les bons conseils des RR. PP. Moulin et Dauphin, qui tous ont travaillé avec ardeur au progrès de cette mission, nous permettront, Dieu aidant, de faire de bons chrétiens de ce peuple placé sous la protection de St-Julien.

MISSION DE LA VISITATION—PORTAGE LA LOCHE.

Cette mission, qui m'est échue en partage depuis le départ du dévoué P. Legoff, compte environ deux cent vingt et quelques sauvages, tous assez bons chrétiens. Il est vrai que, là, comme partout, il y a le perpétuel mélange des bons et des mauvais. La plupart, cependant, donnent beaucoup de consolation aux missionnaires, et quelques autres seulement nous causent de la peine.

Il en serait bien autrement, si de bons missionnaires n'avaient point défriché avant nous ce terrain aride! Grâce à ces dignes confrères, et surtout au bon P. Legoff, le missionnaire actuel ne fait que récolter les fruits de ceux qui ont semé dans la prière et dans les larmes.

Cette chère mission, dans laquelle on compte environ quatre-vingt quinze communiants, est digne à tous égards d'attirer l'attention du missionnaire. Les bons sauvages de cette place ont sollicité plusieurs fois auprès de Monseigneur Grandin d'avoir un Père résidant parmi eux, disant à Sa Grandeur combien un Père serait bien vu et bien traité.

Jusqu'ici, faute de sujets, Monseigneur n'a pu satisfaire à leurs justes désirs. Nous espérons toutefois que Sa Grandeur pourra, sous peu, envoyer un Père résider dans cette mission. En attendant cet heureux temps, nous nous ferons un devoir de la visiter deux fois l'année, comme cela s'est pratiqué jusqu'ici.

MISSION DE ST. JEAN-BAPTISTE—ILE-A-LA-CROSSE.

Dans les rapports précédents, il a été fait mention des travaux ordinaires que nécessite la desserte de notre église. Ces travaux étant à peu-près toujours les mêmes, je n'en parlerai pas ici.

Nous sommes assez contents de notre petite population, composée de gens de différentes nationalités. La plus grande

partie sont des métis français ; l'autre partie se compose de métis anglais, de Montagnais et de Cris.

Assurément tous ces gens ne sont point sans défaut ; mais ils nous écoutent assez fidèlement quand nous les instruisons. Ils ont coutume de s'approcher des sacrements aux jours de grandes fêtes, et, à part quelques exceptions, ils assistent fidèlement aux offices ; de telle sorte que, s'ils nous causent parfois de la peine, habituellement ils sont pour nous un sujet de consolation.

Si nos gens sont tels que je vous les décris, ce n'est point mon œuvre, mais bien l'œuvre des bons et regrettés Pères ci-dessus mentionnés, ou plutôt l'œuvre de la grâce, que ces dévoués missionnaires ont secondée avec le plus grand zèle. Aussi nous sommes heureux, et c'est d'ailleurs un devoir pour nous, de conserver de ces édifiants confrères un souvenir précieux et ineffaçable.

Dans les rapports précédents, le regretté P. Légeard avait fait mention de deux grandes missions que nous donnons annuellement au printemps et à l'automne. Je ne m'étendrai point sur ce sujet ; je me contenterai de vous dire que tout se fait, autant que possible, comme par le passé. Cris et Montagnais sont fidèles à venir au jour fixé, malgré la grande distance qui les sépare de nous, et ils suivent régulièrement les divers exercices de la mission... Le jour de la communion générale nous avons bien près de 300 personnes qui s'approchent de la sainte table... Si, à ce nombre, nous ajoutons les 95 communiants du Portage la Loche et environ 50 communiants au lac Vert, nous comptons environ 445 communiants, ce qui est un chiffre assez considérable pour les petites missions du Nord.

Les Montagnais, au nombre d'environ 800, sont tous catholiques, sauf un seul, qui est protestant. Celui-ci m'a assuré pourtant, une fois, qu'il consentirait volontiers à embrasser la religion catholique et à renoncer à son ministre, si je voulais, toutes les années, lui fournir certains articles d'habillement, comme a coutume de le faire son cher prédicant. On peut s'imaginer facilement la réponse qui lui fut faite... Depuis lors, je ne l'ai plus revu... Il est

à croire que son ministre continue de l'habiller... Pauvre sauvage ! Triste ministre !

Si, comme je l'ai dit déjà, révérend et bien cher Père, nous sommes, pour ainsi dire, dans un pays de consolations, nous le devons à tous nos vénérés Seigneurs et Pères, qui, depuis l'apostolique initiative du R. P. Taché, en 1846, se sont succédé à ce poste d'honneur et, à force de courage, d'abnégation et de persévérance dans le dénûment et les tribulations de tout genre, sont parvenus à asseoir notre Mission sur des bases inébranlables. Nous ne faisons aujourd'hui que continuer de gérer le précieux héritage qui nous a été transmis, tout en recueillant le fruit de leurs labeurs.

Il est bien des noms bénis que nous aimons à répéter, bien des cœurs d'apôtre que nos populations n'oublieront jamais... Certes il est juste de nommer ici Sa Grandeur, Mgr. Taché ; notre infatigable évêque, Mgr. Grandin ; le si regretté Mgr. Lallèche ; Mgr. Faraud, pour ne mentionner que les évêques. Assurément le souvenir de ces premiers et saints missionnaires nous sera toujours précieux... Puissions-nous, avec l'aide de Dieu, marcher sur leur trace.

Mgr. Grandin, notre très digne évêque, si bon, si indulgent, est venu nous visiter cinq fois, depuis 1880... Nous avons trouvé trop courtes les heures de son séjour parmi nous. Après nous être grandement réconfortés auprès de lui, dans toutes ces visites, nous n'avons jamais pu assister à son départ sans brisement de cœur et sans répandre des larmes. Daigne le Seigneur nous conserver de longues années un si bon Père et un Pasteur si prudent !

Je ne saurais passer sous silence la visite du R. P. Soulier, qui arrivait à l'Île-à-la-Crosse le 22 juillet 1883, pour en repartir le 30 juillet. Merci à ce digne représentant du Supérieur-Général ! Nous ne perdrons jamais le souvenir de ses bontés. Merci de ce touchant Acte de visite qu'il nous a laissé et qui ne peut que nous pousser rapidement dans la voie de la perfection et dans l'amour de notre sainte vocation !

Nous nous berçons du doux espoir de le revoir peut être bientôt.

Je n'ajouterai qu'un mot pour le personnel de la Mission : deux Pères et deux Frères convers.

Nos bons FF. Labelle et Marcilly se dévouent avec un zèle au-dessus de tout éloge pour le temporel de la Mission. Ces deux Frères sont pour nous un vrai trésor ; il serait trop long d'énumérer les précieux services qu'ils nous rendent. Un bon vieux Canadien, qui est la joie de la maison, trois orphelins et un pauvre idiot qui aident nos bons Frères dans leurs différents travaux.

Puissions-nous avoir encore un bon Frère de plus ! Nous le désirons de tout notre cœur.

Je n'oublierai pas les FF. Némoz et Landry, qui nous ont quittés pour porter ailleurs leur dévouement et leurs services, mais leurs noms restent gravés dans nos cœurs, et leurs œuvres sont là pour nous rappeler leur souvenir.

Oh ! que nous serions heureux si vous pouviez nous envoyer beaucoup de Frères semblables à ceux qui nous ont quittés, et dévoués comme ceux qui nous restent !

ECOLE DE NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR.

Notre école, dirigée par les bonnes Sœurs de la Charité, est sur un bon pied. Nos chères Sœurs, au nombre de 6, auxquelles il faut joindre 3 tertiaires et 2 orphelines, nous sont d'un grand secours. La direction de l'école, qui compte 38 enfants, est confiée à deux d'entre elles, dont l'une pour le français et l'autre pour l'anglais.

Si on n'a pas vécu dans le pays, il est un peu difficile de se faire une juste idée de nos écoliers. Quelle patience est nécessaire à ces pauvres Sœurs pour instruire des enfants qui n'ont aucun goût pour l'étude et dont le seul désir est de quitter l'école le plus tôt possible ! Malgré cela, nos bonnes Sœurs obtiennent des résultats vraiment satisfaisants.

Les Sœurs et leurs aides qui ne sont point occupées à la direction ne manquent pas de besogne. Elles rendent toutes de précieux services aux pauvres missionnaires de cette mission. Assurément elles ont un droit incontestable à notre estime et à notre reconnaissance. Ce sont elles qui veillent avec un soin précieux sur le linge d'église, dirigent le chant, confectionnent les habillements des missionnaires, etc. Nos

bonnes Sœurs et leurs chères filles, par leur zèle et leur dévouement à toute épreuve, ont bien mérité l'estime de tous les membres de notre famille religieuse.

Merci aux vivants et aux défunts pour tout le bien qu'ils ont fait et qu'ils feront à notre chère mission ! Les ossements d'un Père, d'un Frère convers et de trois Sœurs, morts au champ d'honneur, reposent ici, à quelques pas de nous.

Je sollicite pour ces âmes le secours de vos saintes prières, ainsi que pour la communauté qui m'est confiée, et surtout pour moi, qui suis si heureux de me dire,

Votre Frère très humble et dévoué en J. et M. I.

J. RAPET, O. M. I.

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE DU NORD-OUEST.

LAC QU'APPELLE, 4 février, 1890.

Révérend et bien cher Père Valiquette,

Il y a déjà plus de deux mois que je pense à vous écrire, mais voulant vous faire le récit d'une conversion extraordinaire arrivée ici il n'y a pas longtemps et n'ayant pas les données nécessaires, j'ai dû attendre et attendre encore. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu obtenir ce qu'il me faut.

C'est le Père Hugonnard qui a été l'instrument de cette conversion. Voici ce qu'il nous dit lui-même sur ce sujet.

Paskwa (1) était un des anciens chefs sauvages qui signèrent le traité avec le gouvernement, en 1874. Sa famille comptait alors 32 personnes, lui-même, les six femmes et ses 25 enfants. Il choisit sa réserve à une quinzaine de milles de notre mission. Le nombre de ses femmes était une raison suffisante pour l'éloigner de notre sainte religion. De plus il était très attaché à ses superstitions.

La principale de ses superstitions était la danse du soleil dans laquelle on adore le soleil et le démon. Paskwa y convoquait sa bande plusieurs fois l'année et tous y assistaient, car il ne permettait à aucun de ses sauvages de se faire catholique. En 1880, une femme de sa réserve se convertit sur son lit de mort, grâce sans doute aux prières d'un

(1) On prononce Passekwa.

de ses enfants mort l'année précédente après son baptême, et à une médaille de la Sainte-Vierge qu'elle avait reçue de son enfant mourant et qu'elle portait depuis. Avant de mourir cette femme fit promettre à son mari qu'il se convertirait, ce qu'il fit avec cinq autres familles de sa parenté et cela malgré l'opposition de Paskwa qui n'en devint que plus hostile à notre sainte religion.

En 1884, quand j'allai, avec le R. P. Magnan, donner une mission sur sa réserve, il rassembla toute sa bande pour nous faire peur. Il nous dit qu'il en savait plus long que nous sur l'autre vie, qu'il y était allé lui-même, que les sauvages faits avec de la terre noire avaient une autre religion que les blancs qui étaient faits avec de la terre blanche, et, enfin, comme conclusion pratique, il nous ordonna de sortir de sa réserve. Depuis ce temps, lorsque l'occasion s'en présentait, il n'a jamais manqué de parler contre notre sainte religion. Enfin, l'hiver dernier il tomba malade. Nous allâmes le voir chacun notre tour, et il n'y avait aucun espoir de conversion. Dans la première semaine de mars j'y vais de nouveau. En me voyant il dit d'un ton satanique : Ce français là, (ce qui est synonyme de catholique), a cru que j'étais déjà mourant, et il est venu pour donner à mon âme une bonne direction, comme s'il en était capable. Je ne lui répondis pas ; mais quelque temps après, je lui dis : Paskwa, je sais que tu détestes la religion, mais je viens te voir parceque je t'aime et aussi par devoir. Si je n'étais pas venu te voir, le bon Dieu me l'aurait reproché et m'aurait puni pour t'avoir laissé aller en enfer sans t'avertir. Tu n'as pas longtemps maintenant pour choisir entre le ciel et l'enfer. Avant longtemps le bon Dieu te demandera compte du cas que tu auras fait des paroles que je te dis aujourd'hui. Je ne suis pas venu pour t'ennuyer en te parlant de religion, je veux seulement te dire que quand tu voudras me voir, tu n'auras qu'à me le faire savoir et je viendrai de suite, que ce soit le jour où la nuit. Si tu veux aller au ciel, fais-moi demander, je t'en ouvrirai les portes. Si tu meurs sans être baptisé, tu n'as que l'enfer à attendre pour l'éternité.—Paskwa me répondit qu'il ne voulait pas prier, parceque beaucoup de ses enfants étaient morts sans

prier et qu'il voulait aller avec eux dans l'autre monde. Enfin, je le quittai après avoir mis dans son lit à son insu une médaille de St. Benoit. Quelques jours après, son fils arrive chez nous, me disant que son père voulait me voir. Je partis de suite. Il était 11 heures du soir, lorsque j'arrivai. A peine entré, il me demanda, au grand étonnement de tous, de l'emmener chez nous. Je refusai en disant qu'il était trop malade, mais que s'il voulait, je prendrais soin de lui dans sa tente. Il ne répondit rien et se recoucha. Je compris qu'il avait quelque velléité de se convertir, mais qu'il ne voulait pas le faire devant ses sauvages, voila pourquoi il demandait à venir chez nous. J'eus soin de lui toute la nuit. Je lui parlai de temps en temps de religion. Il ne me répondait pas ou me donnait une réponse évasive. Le matin, je l'engageai fortement à se faire baptiser. Toujours même réponse, il ne refusait pas, mais il ne donnait pas son consentement non plus. Les assistants qui étaient des Sauvages infidèles me dirent alors que je ferais mieux de m'en aller que de l'ennuyer en parlant de religion. Il n'en a jamais voulu de la religion quand il était en bonne santé, s'il en voulait maintenant, il te le dirait; d'ailleurs, nous autres, nous ne voulons pas que tu le baptises. Je leur répondis que c'était lui-même qui m'avait demandé et que si je pouvais lui faire du bien, personne ne m'en empêcherait. Je m'adressai de nouveau au malade, mais il avait été intimidé, il ne répondait plus. Désespérant de sa conversion, je me décidai à partir.

Je fis lentement quelques pas me reprochant de laisser le malade avant qu'il m'eût refusé positivement. Je demande un chrétien pour venir me servir d'interprète et je retourne sur mes pas. Chemin faisant, je prie de mon mieux et je promets quelques messes aux âmes du purgatoire. Arrivé près du malade, je commençai à l'instruire; peu après il se tourna me disant qu'il était fatigué. Je me décidai à passer de nouveau la nuit près de lui pour l'instruire. Au commencement de la nuit je lui demandai s'il comprenait les instructions que je lui donnais, il me répondit affirmativement. Je lui parlai du baptême encore une fois et il me répondit qu'il y verrait plus tard. Je lui dis, il y en a beaucoup

en enfer qui ont renvoyé leur conversion à plus tard. Il n'y a pas de temps à perdre. N'écoute pas les autres. Si tu vas en enfer ce ne sont pas eux qui brûleront pour toi. Voyons, veux-tu que je te baptise ce soir, ou aimes-tu mieux attendre ? à demain, me répondit-il. Les païens étaient toujours près de nous. Voyant que Paskwa voulait se convertir ils firent chacun un discours dans le but de le détourner. Il me fallut refuter chacune de leurs objections pour soutenir la foi du malade. Ceci dura une bonne partie de la nuit. Vers le matin la plupart des assistants dormaient. J'en profitai pour instruire mon malade de nouveau et surtout pour lui montrer la nécessité du baptême. Il me répondit, je vais me faire baptiser aujourd'hui. Une de ses femmes entendant cette réponse vint me sommer de sortir. Je lui dis : si Paskwa veut se faire baptiser ce n'est pas toi qui m'en empêcheras. Elle se mit à pleurer. Je suggérai au malade les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, et puis il baisa ma croix en signe d'adhésion. Voyant ceci toutes ses femmes se mirent à pleurer et à crier. Enfin je lui dis : maintenant si tu veux être baptisé, lève-toi. Il se lève à l'instant même et s'assied sur sa couche. Les pleurs et les cris de ses femmes redoublent et puis l'une d'elles le pousse sur son lit en lui disant de se coucher. Il se relève et de son bras mourant il repousse sa femme en lui disant : est-ce toi qui es le maître de ma vie ? Je me préparai donc à le baptiser, mais l'eau baptismale était gelée. Je dus donc la faire dégeler, et pendant ce temps ses femmes et les assistants firent un dernier effort par leurs cris, leurs pleurs et leurs reproches. L'eau baptismale dégélée, je lui suggérai un acte de contrition, et il baisa ma croix. Je lui dis alors : je vais réciter le Notre Père, dis-le dans ton cœur, car maintenant tu peux appeler le bon Dieu ton père. Il baisa ma croix de nouveau, puis il avança son front sur lequel je versai l'eau du baptême pendant que les pleurs et les cris de ses femmes redoublaient. Bien vite le calme se fit autour de moi. Les reproches cessèrent avec les pleurs. Chose incompréhensible, les assistants paraissaient être contents. Ils me demandèrent de rester auprès du malade jusqu'à sa mort qui arriva le lendemain. Je lui fis réciter plusieurs fois les actes de foi, d'es-

pérance, de charité et de contrition. Il baisait toujours ma croix avec affection. En un mot il fit la mort d'un saint. Je l'ensevelis moi-même. Je lui fis faire un cercueil. Le lendemain beaucoup de païens vinrent au service. Je profitai de l'occasion pour donner une instruction appropriée à la circonstance.

Il y a un bon nombre de sauvages qui se convertissent. Ce qui nous manque surtout ce sont des missionnaires.

Je termine en me recommandant à vos prières d'une manière toute *spéciale*.

Votre frère en Jésus-Christ et Marie Immaculée,

A. CHAUMONT, Prêtre, O.M.I.

LE RÉVÉREND PÈRE DAMIEN

ET LES LÉPREUX DE MOLOKAI (1).

(Suite.)

VIII

Les devoirs du P. Damien étaient infinis. Depuis la messe matinale jusqu'à une heure avancée de la nuit, il travaillait sans relâche, et quand enfin, il songeait à prendre lui-même un repos si bien gagné, le plus souvent, il demeurait éveillé, formant des plans pour l'avenir, et, parfois, on venait le chercher pour calmer les angoisses des malades ou des agonisants.

Sous sa direction, de jolies petites chaumières avaient remplacé les huttes des indigènes ; il avait aidé, de ses mains, à la construction de la plupart. L'étroite chapelle qu'il avait trouvée à son arrivée, était devenue le transept de l'édifice actuel. Secondé par quelques lépreux, il avait agrandi le modeste monument, l'avait repeint à l'extérieur et avait décoré l'intérieur ; et là, il offre chaque jour le saint sacrifice de la messe, il prêche fréquemment. C'est là qu'il instruit les enfants et qu'il remplit toutes les fonctions du sacerdoce.

Quarante orphelins, garçons et filles, sont sous sa direction immédiate. Des asiles ont été bâtis pour eux. Les filles s'exercent à la couture et aux travaux d'intérieur, sous la surveillance de maîtresses. On a jugé à propos d'autoriser ces jeunes filles à se marier à leur gré, et ces mariages s'accomplissent, en bonne forme, en présence de témoins.

Les besoins spirituels de son troupeau auraient amplement suffi à occuper le pasteur. Les dimanches et fêtes, il y avait grand'messe à Kalawao ; le célébrant était ensuite obligé de se rendre, en toute hâte, à Kalaupapa et d'y offrir encore le saint sacrifice de la messe ; enfin, à midi, il lui était permis de rompre le jeûne qui durait depuis minuit.

(1) Voir Annales de la Prop. de la Foi, No. 39, p. 261, et No. 40, p. 321.

Aussitôt après sa réfection, il fallait retourner à Kalawao pour les vêpres, le salut et le catéchisme ; de là à Kalaupapa, y répéter le même office et lorsque tout était fini, à la tombée de la nuit, il devait, en rentrant chez lui, préparer son scouper et mettre sa maison en ordre pour la nuit. Il était à la fois, médecin de l'âme et du corps, magistrat, maître d'école, menuisier, ébéniste, peintre, jardinier, cuisinier, et même, à l'occasion, fossoyeur. Plus de seize cents lépreux avaient été enterrés sous son administration ; un lit de mort n'attendait pas l'autre ; souvent même il y en avait deux ou trois ensemble. A la longue, le secours si nécessaire et tant désiré lui vint :

“ Nous n'avons pas encore vu le P. Albert, dit-il, je viendrai vous chercher demain, et nous visiterons Kalaupapa.”

IX

Un léger tilbury qui avait dû rendre de nombreux services, attendait à la porte du docteur ; un robuste cheval, qui répondait au nom de William, était attelé au véhicule par des fragments de harnais qui avaient résisté aux efforts du temps. Le P. Damien, l'heureux possesseur du rustique équipage, annonça qu'il était prêt, et nous nous mîmes en route pour Kalaupapa, l'autre village lépreux, à deux milles de distance.

La route que nous suivions n'était point mauvaise, grâce aux soins du prêtre énergique ; mais William, dont les jours étaient comptés n'avait évidemment aucune envie d'en hâter le cours. Allons ! tu es un peu paresseux, mon William, dit le Père, en le touchant légèrement du manche de son fouet. William s'était arrêté net et semblait absorbé dans la contemplation de la nature.

Un peu plus loin, nous rencontrâmes une procession de lépreux estropiés, traînant péniblement une lourde charrette. Le P. Damien retint les rênes, et, afin d'excuser la frayeur probable de son cheval : “ La pauvre bête n'a jamais rien vu de pareil.” Mais William, toujours absorbé dans ses pensées, ne songea pas à remarquer le phénomène, et traversant une plaine onduleuse et semée d'arbres, nous

atteignîmes Kalaupapa. Le village est presque joli, d'un aspect riant, ensoleillé ; son apparente prospérité est augmentée par le bassin récemment construit et par la balénière fraîchement repeinte, qui était échouée tout auprès.

Nous nous arrêtàmes devant la plus gentille maisonnette du village, une profusion de fleurs en ornait l'entrée ; le jardin était inondé de soleil ainsi que la mer qui étincelait à deux pas du *cottage*. C'était la demeure du P. Albert qui, en dépit de son âge et de ses infirmités, gardait encore toute la gaieté de ce soleil et toute la suavité de ces fleurs embaumées. Le vénérable vieillard, aux cheveux argentés et à la barbe blanche, nous reçut dans sa véranda. Des livres et des journaux étaient disposés sur sa table, des gravures décoraient les murailles ; les fenêtres, aux rideaux propres, laissaient pénétrer une fraîche brise marine. Un léger repas nous fut offert. L'hospitalité de ces pauvres prêtres est proverbiale et fait souvenir de l'obole de la veuve.

La chapelle du P. Albert se trouve à côté. Elle est aussi originale que gracieuse ; de couleurs éclatantes, les peintures des murs s'harmonisent singulièrement avec celles des voûtes. Tout cela est d'un goût barbare, murmura le P. Albert, mais j'ai cherché à plaire aux pauvres lépreux, qui aiment le clinquant." L'autel était un bijou, et il y avait plusieurs de ces charmantes statues de saints aux doux visages, aux teintes artistiques, qui me rappellent toujours les séduisants magasins aux environs de Saint-Sulpice, à Paris. Dans la nef principale, en face de l'autel, se trouvait un orgue français, dont le P. Albert était fier à juste titre. Par un ingénieux déplacement du clavier, le même accord peut être transposé sans changer la position de la main sur les touches. Cet instrument possède un avantage plus utile encore : il suffit de poser le doigt sur une note pour que l'accord correspondant se fasse entendre à l'octave supérieure ou inférieure. Inutile d'ajouter que la personne la plus inexpérimentée ne peut guère se tromper en jouant d'un tel instrument, et que le plus élémentaire exercice à un doigt devient tout à fait imposant. Le plaisir du P. Albert était de faire valoir les perfectionnements automatiques de son orgue, et il termina par une gracieuse improvisation à

trois temps exécutée avec habileté témoignant qu'il n'était pas indifférent au charme de la mélodie, ses doigts effilés caressaient les touches, tandis que son visage reflétait la gravité douce qui le distinguait.

Un petit cimetière attenant à la chapelle était destiné aux petits enfants, comme s'ils eussent été trop isolés plus loin dans la plaine, un autre plus vaste, fermé par une grille peinte en noir et en blanc et au milieu duquel s'élevait une croix, était limité par la mer qu'on entendait dans le lointain.

La longue route, toute couverte de gazon, conduit jusqu'au port, les cabanes en bordent les deux côtés. Tout le long de la côte, la mer était limpide comme du cristal, des bancs de corail et des poissons sautillants se voyaient à une certaine profondeur. Les requins ne sont pas rares, cependant il y avait des lépreux qui pêchaient ou se baignaient parmi les rochers, ces rochers de lave, aux formes étranges, qui de temps à autre reçoivent la mer et la repoussent en avalanches d'écume. C'est à peu près tout ce qu'il y a à voir à Kalau-papa, quoique ce soit l'unique port des lépreux : un petit steamer le visite toutes les semaines et parfois un schooner y apporte une cargaison longtemps attendue. Il serait difficile d'ajouter autre chose, à part l'histoire du prêtre aimable et doux qui y a établi sa demeure, le bras droit du P. Damien, son compagnon et son collègue dans le sacerdoce. Mais le P. Albert raconte sa vie influent mieux que je ne saurais le faire ; je ne changerai donc pas une ligne à la lettre qu'il a bien voulu m'adresser.

X

Ecoutez l'histoire d'un autre missionnaire catholique à Hawaï : " Né en France dans le diocèse de Coutances, en l'année 1825, de parents pieux, plus riches des dons de la grâce que des biens périssables de ce monde, mes études, jusqu'à la philosophie inclusivement, furent poursuivies avec un certain succès au collège d'Avranches et au petit séminaire de Mortain, enfin j'obtins mon diplôme de bachelier-ès-lettres, à l'Université de Paris. En 1845 j'entrai au noviciat des PP. de Picpus ou des Sacrés Cœur de Jésus et de Marie. Lorsqu'éclata la révolution de 1848, je fus envoyé, avec quel-

ques autres jeunes profès, au Chili, où je continuai mes études théologiques en même temps que j'enseignais dans nos collèges à Valparaiso et à Santiago. Mon ordination eut lieu en 1850, puis, en 1862, je fus envoyé, à ma propre demande, dans nos missions d'Océanie.

“ Attaché, dès le début, au vicariat de Tahiti, j'y demeurai plus de vingt ans, remplissant les devoirs ordinaires aux missionnaires dans les archipels si bien nommés Paumotous. Entre Tahiti et les Gambiers, ils forment une longue suite d'îlots de madrepore, séparés entre eux par une distance de plusieurs journées de mer, couverts de sable et de bruyssailles, à quelques mètres seulement au dessus du niveau de la mer. A cette époque, les indigènes étaient divisés en deux sections ; cette distinction entre eux était bien définie : les uns qui faisaient le commerce de nacre ou d'huile de coco, étaient civilisés jusqu'à un certain point, mais malheureusement quelques déserteurs de baleinières américaines y avaient introduit le mormonisme dans son plus haut degré de fanatisme et d'immoralité ; les autres habitants étaient sauvages, cannibales ou païens.

“ Naturellement l'œuvre des missionnaires catholiques devait commencer par les premiers, et elle était déjà assez avancée pour posséder un petit noyau de catéchumènes et de néophytes dans trois villages différents, lorsque j'arrivai moi-même à la fin de 1852 à l'île de La Chaine (Anaa), la principale du groupe. C'était alors le boulevard du mormonisme dont les disciples exaspérés par ce dernier succès du catholicisme se révoltèrent ouvertement peu après mon arrivée, massacrèrent un caporal des gardes, pillèrent et brûlèrent l'église et le presbytère du village et blessèrent grièvement deux missionnaires, dont l'un emporta au tombeau la trace des profondes blessures qu'il avait reçues à la tête. Je demurai quelques années, aidant les premiers missionnaires à répandre l'Évangile dans ces îles des Mormons. puis j'obtins de Mgr Jannin, notre vicaire apostolique, la permission d'aller aux îles païennes et sauvages. Les *Annales de la Propagation de la Foi* ont publié, en partie, un résumé de mes dangers, de mes travaux et de mes succès dans ces îles, que j'ai parcourues durant cinq ou six ans. Je crois

que ma maigreur extraordinaire m'a sauvé plusieurs fois de la dent de ces cannibales. Mon attitude audacieuse et ferme magnétisait, en quelque sorte, ces grands et gros Canaques, qui, dans des moments de sauvage fureur, menacèrent à plusieurs reprises de me mettre à mort.

“ En 1872, j'étais le seul survivant des quatre premiers missionnaires de l'Archipel. Mais la fatigue et les privations endurées dans ces pauvres îles avaient complètement ruiné ma santé. Je fus alors renvoyé en France, où j'arrivai vers la fin de 1873. J'eus le bonheur de visiter les nouveaux et fameux pèlerinages de Pontmain, Lourdes et la Salette. Mieux encore, j'eus la bonne fortune de visiter l'Italie, Milan, où je vénèrai le précieux corps de saint Charles, reposant dans un riche mausolée sous le maître-autel de la basilique la plus magnifique qui soit au monde ; Lorette, où je célébrai deux fois la sainte messe dans la sainte Maison de Nazareth ; Rome où je restai quinze jours et où j'eus deux audiences du Souverain Pontife Pie IX, l'une publique, l'autre privée et personnelle.

“ Après tant de grâces inespérées et de bénédictions, mon unique désir était de retourner mourir parmi mes chers Paumotous. Mais les médecins de Paris, qui me soignaient, en jugèrent autrement, et me permirent seulement d'aller aux îles Sandwich, où le climat et la nourriture leur semblaient plus convenables à mon état de santé. J'arrivai ici en 1874, et depuis bientôt cinq ans, je me suis occupé, de concert avec le célèbre P. Damien, du soin matériel et spirituel de mes chers frères, les lépreux de Molokai. Ma santé est maintenant parfaitement rétablie et je me sens tout disposé à rejoindre mon ancien confrère, le P. Fierens, qui a récemment écrit aux *Annales* que les anciennes îles des Mormons sont maintenant presque entièrement catholiques et que les sauvages et les païens sont à peu près civilisés et christianisés. Je suis néanmoins très heureux et très satisfait de mon apostolat ici, et je m'abandonne entièrement à la disposition de mes supérieurs qui feront de moi ce qu'ils voudront.

XI

La presse locale de Honolulu,—en partie du moins,—a vivement blâmé le ministère d'avoir longtemps négligé d'isoler chaque individu atteint de la lèpre. Il est vrai que pendant un certain temps après l'invasion de la lèpre, la Commission de santé prit peu de mesures pour en prévenir le développement, mais il est de fait aussi que depuis ces quinze dernières années, deux mille cinq cents lépreux ont été bannis à Molokai.

La moyenne annuelle des décès est de cent cinquante. La colonie des lépreux varie de sept à huit cents ; le gouvernement pourvoit à leur entretien. Le budget de 90,000 dollars (450 000 francs) voté tous les deux ans, est devenu insuffisant selon le rapport du Président de la Commission de santé, car, outre l'établissement de Molokai, un second hospice, voisin de Honolulu, reçoit les cas suspects, qui sont soumis à un traitement, et cet hôpital est presque toujours plein. De cette succursale nommée Kakaako, les malades reconnus sont embarqués pour Molokai.

Kakaako, ainsi que Tracadie, est confié aux soins des religieuses. Cédant aux pressantes instances du roi et de la reine, l'évêque d'Alba, dont l'existence tout entière est dévouée au bien-être de la race hawaïenne, envoya le P. Léonor en Amérique, afin d'obtenir, si c'était possible, le secours de religieuses capables d'endurer les pénibles labeurs de la mission à Hawaï. Sept Franciscaines de Syracuse (New-York) répondirent promptement à l'appel ; d'autres les rejoindront sous peu, puis quelques-unes de ces sœurs dévouées iront se fixer à Molokai même.

L'établissement a été visité par la princesse régente et, si je ne me trompe, par la reine également. Toutes deux s'intéressèrent vivement au sort de ces infortunés, et, en 1884, une fête donnée à Honolulu, au profit des lépreux, eut un grand succès. A cette occasion, les boutiques furent tenues par la reine, deux princesses et les principales dames de la petite capitale.

Le roi est loin d'être indifférent au dévouement de la mission catholique. En 1880, Mgr. Hermann, alors coadjuteur

de feu Mgr Maigret, fit une visite solennelle à Kalawao. Ce fut une journée mémorable pour la colonie des lépreux. On fit mille préparatifs pour recevoir dignement l'évêque, on érigea des arcs de triomphe, et quand tout fut prêt, un groupe se détacha pour guetter l'approche de Sa Grandeur. L'agitation la plus vive régnait parmi cette bonne population, et lorsqu'enfin on distingua, dans le lointain, le petit cortège descendant le précipice, au-dessus de Kalawao, on monta alors à cheval et on fit une entrée solennelle dans la plaine. Le bon évêque, qui avait été surpris par l'orage, avait ses vêtements trempés par la pluie et n'y songeait guère; huit cents lépreux, avec leurs bannières, l'attendaient sous le premier arc de triomphe; des vivats enthousiastes retentirent de tous côtés; la musique, composée de lépreux, fit entendre une marche et la procession s'avança vers Kalawao.

En face de la chapelle se dressait un autre arc de triomphe encore plus beau que le premier; la population toute entière était rassemblée pour accueillir le vénéré pasteur. Il demanda la permission de se retirer pendant quelques instants, afin de revêtir des vêtements secs, puis revint recevoir les vœux et les félicitations des habitants. On exécuta des chants, on prononça des discours de bienvenue, enfin Sa Grandeur se leva pour répondre à ces touchantes marques d'attachement.

La joie du P. Damien, le plus modeste des hommes, l'avait rendu presque hardi, mais grand fut son embarras, lorsque l'évêque le pria d'agréer l'expression de la reconnaissance des nombreux admirateurs de son héroïque renoncement. "De plus, ajouta Mgr. Hermann, je suis chargé, par Sa Majesté, de vous remettre un témoignage de son estime." Disant ces mots, l'évêque plaça sur la poitrine du prêtre stupéfait la croix du chevalier commandeur de l'Ordre de Katakana Ier. Des acclamations, mille fois répétées, remplirent les airs, les hurras réveillèrent les échos endormis de ces rivages silencieux, et des larmes de joie coulèrent à la vue de l'honneur si justement conféré au missionnaire bien-aimé de Molokai.

Le P. Damien, tout confus, allait retirer la décoration, mais l'évêque lui ordonna de la conserver, au moins tant

qu'il serait l'hôte de Kalawao. Les bannières s'agitèrent de nouveau; les femmes pleurèrent et les cris du peuple se mêlèrent aux sons des trompettes des jeunes garçons. Une journée inoubliable était venu prendre place dans les tristes annales de Kalawao.

XII

La grand'messe à Kalawao offrait plutôt le caractère d'un *Requiem*; ceux qui y participaient étant condamnés, les vivants étant presque des morts.

Le P. Damien m'assigna un endroit réservé à gauche de l'autel, une barrière entourait un siège unique et aucun lépreux n'était autorisé à ouvrir la grille qui m'isolait des autres fidèles.

Les enfants de chœur, proprement vêtus, étaient tous défigurés; les traits de quelques-uns étaient horriblement décomposés; heureusement, cependant, aucun ne semblait souffrir, quoique beaucoup d'entre eux eussent les mains ou les pieds estropiés, les doigts rongés par le mal et les paupières gonflées et tendues. De magnifiques vases sacrés, d'or massif, artistement ciselés, ont été envoyés au P. Damien par le curé de Saint-Roch, à Paris; on ne s'en sert que pour la grand'messe.

Chaque mouvement du célébrant était empreint d'une douce gravité, la chapelle était remplie de fidèles qui tous chantaient ou s'efforçaient de chanter de simples cantiques d'une harmonie étrange, sortant des gosiers rauques de ces pauvres gens.

La piété du catholique hawaïen est remarquable, à cause de la légèreté enfantine de la race, en général; nulle part, je n'ai vu de tels signes d'une contrition sincère; ce n'est certes pas dans les réunions présidées par les ministres indigènes;—les missionnaires protestants américains s'étant retirés, ont laissé la mission aux mains des naturels.

Ici, quel contraste! Le brillant autel décoré avec goût; le jeune prêtre, resplendissant de santé, chantant d'une voix

claire et vibrante, le *Pater noster* ; à ses pieds, les acolytes, dont les traits d'enfants portaient le sceau d'une mort prématurée. Au-delà de la grille du chœur, la corruption régnait librement ; à peine y en avait-il un seul parmi ces assistants dont on n'eût détourné les regards avec horreur et la plupart semblaient être ressuscités dans toute la corruption du tombeau.

Le majestueux roulement des vagues accompagnait l'auguste mystère et le long murmure du vent de la mer apportait comme un soupir de sympathie.

L'air était infecté. Une fétide odeur de charnier remplissait la chapelle qui était véritablement le seuil de la tombe.

Telle est la fête du Seigneur à Kalawao, et c'est au P. Damien qu'échoit le privilège hëni de la célébrer ainsi. Je pensai au verset de Saint Luc : " Comme Il entra dans un village, Il rencontra dix lépreux, qui s'arrêtèrent loin de Lui et s'écrièrent : " Jésus notre maître, ayez pitié de nous." En vérité, leur prière est exaucée, car Il a eu pitié d'eux et les bénit dans la personne de son serviteur.

XIII

Néanmoins, il reste encore beaucoup à faire pour les lépreux. Un grand nombre qui paraissent sains, jouissant de la vie et de la liberté, sont, à n'en pas douter, les victimes inconscientes d'une affection déclarée incurable par les témoignages médicaux les plus autorisés de notre époque. Le germe a été implanté, peut-être même a-t-il été transmis par voie héréditaire, et, tôt ou tard, il apparaît. La loi d'isolement devra être en vigueur jusqu'à ce que le dernier lépreux ait terminé sa misérable existence et que les survivants soient affranchis des ravages du fléau.

La crainte de la contagion entoure ce malheureux royaume de Hawaï. Les Hawaïens sont généralement d'une grande beauté, mais ils manquent d'énergie et se laissent facilement abattre par des malaises auxquels nous n'attachons aucune importance. Pour eux, la rougeole est presque

autant à redouter que la variole ; ils exigent la même surveillance que des enfants sans raison ; leurs mœurs sociables propagent la contagion. Vous verrez un Hawaïen, au plus fort de la fièvre, aller se plonger dans la mer et y rester dans l'espoir d'y trouver de la fraîcheur ; trop souvent c'est le froid de la mort qui le gagne et le punit de cette inconcevable témérité.

Une fois rassemblés, les lépreux devraient cesser tout commerce avec ceux qui ne le sont pas. Ils n'ont aucune crainte de la contagion ; ils partagent leurs vêtements avec leurs amis ; ils se passent la pipe de bouche en bouche à la mode des Indiens ; il se marient, même quand l'un ou l'autre des deux est reconnu comme lépreux. A Kakaako, les lépreux se tiennent d'un côté d'une haute palissade en bois ; leurs amis, de l'autre côté, passent des heures en causeries affectueuses, se passant les pipes, se prodiguant des caresses et même s'embrassant en s'abordant et en se séparant.

Que les Sœurs, constamment mêlées aux lépreux, tombent victimes du mal, le fait est malheureusement trop probable. Là même où les précautions les plus minutieuses sont prises pour éviter le contact des lépreux et des objets leur appartenant, la lèpre s'est finalement déclarée sans qu'il fut possible d'en retrouver la cause immédiate.

L'immunité du P. Damien, après onze ans de séjour ininterrompu dans l'île où sont relégués les cas les plus avancés du fléau, après avoir soigné les malades, enseveli les morts, — plus de seize cents, — tient presque au miracle. Il travaille avec eux et pour eux, nuit et jour ; il ne fréquente que des lépreux, sa maison en est presque toujours remplie. Il est vrai qu'il fait sa propre cuisine ainsi que son modeste ménage et s'occupe de ce qui touche à l'autel ; une femme indigène, non lépreuse, blanchit son linge et raccommode ses effets ; mais les outils dont il se sert sont continuellement entre les mains des lépreux ; les vivres lui sont apportés par des êtres atteints de décomposition plus ou moins avancée. Ceux qui sont en rapport avec des lépreux de n'importe quelle contrée, sont dans le même cas, et il en sera ainsi tant qu'il restera un lépreux en liberté.

Je me souviens qu'un jour, tandis que nous traversions les salles de l'hospice de Kalawao, le P. Damien se retournant soudain vers nous, dit : " Ah ! voici quelque chose d'horrible que je veux vous montrer." Nous approchâmes de ce qui semblait être un amas de guenilles, à demi caché sous une couverture maculée. Les médecins, vivement intéressés, allaient en faire l'examen, lorsque le bon Père me saisit vivement le bras : " Ne regardez pas, s'écria-t-il, ne regardez pas." Je l'assurai que je ne craignais nullement de voir quoi que ce fut. Mes yeux s'étaient accoutumés aux spectacles épouvantables et rien désormais ne pouvait plus m'affecter. On souleva avec précaution un coin de la couverture sous laquelle gisait un être vivant. Une face humaine se tourna lentement vers nous, une face où l'on ne distinguait plus rien d'humain. Sa peau jaune était boursoufflée, recouverte d'une sorte de mousse ou de moisissure gluante et reluisante ; les muscles de la bouche, s'étant contractés, laissaient les dents à découvert ; la langue était toute noire et gonflée ; les paupières rétrécies étaient complètement retournées ; l'on en voyait toute la surface intérieure, et les prunelles ressemblaient assez à des raisins écrasés. C'était un enfant lépreux qui, dans l'espace de quelques jours, avait été affligé de cet horrible visage. En vérité, le tombeau ne doit pas recéler de corruption plus affreuse.

De pareils cas sont rares ; peut-être même était-ce le seul de cette nature. Mais le patient que nous avions sous les yeux n'était, après tout, qu'un lépreux, et aussi longtemps que la lèpre sévira dans ce pays, d'autres victimes, semblables à celles-ci, attendront la mort d'heure en heure et l'appelleront de toutes leurs forces. Depuis quelques semaines, un hospice ou asile pour les enfants lépreux a été fondé à Kakaako, près Honolulu. Il a été solennellement inauguré par le roi et la reine. La reine en remit les clefs aux mains de la Supérieure des Sœurs qui ont la charge de l'hospice auxiliaire de Kakaako. Puis le roi décora la pieuse femme de l'Ordre de Kapiolani. Le P. Léonor, grâce au zèle duquel le précieux concours des Sœurs Franciscaines fut obtenu, fut également décoré par le roi. Leurs Majestés et le ministère actuel ont vraiment fait preuve du plus vif

intérêt pour le sort des lépreux et font tout ce qui est possible pour le soulagement et la préservation de la nation.

Sous ce rapport le petit royaume de Hawaï est digne de la sympathie et de l'admiration de l'univers.

Bien des choses sont encore nécessaires à l'établissement : des habitations plus spacieuses et plus commodes, un meilleur aménagement, et quant aux prêtres qui ont consacré leur vie à cette sublime œuvre de miséricorde, est-il un de leurs vœux qui ne doit être exaucé, une de leurs requêtes qui ne doit être accueillie par le gouvernement avec l'empressement de la reconnaissance ?

XIV

Durant les derniers jours, lorsque je cherchais le P. Damien, je le trouvais tantôt au haut d'une échelle, marteau en main, tantôt dans le jardin, ou à l'hôpital, ou à la cuisine, ou chez un malade, suivant les circonstances. Il était bien rare qu'il put s'asseoir avec moi, jamais il n'avait un instant à lui. Une fois, je le retins au passage, sous prétexte de lui faire ma visite d'adieu. Cédant avec peine à mes vives instances, il consentit à aller chercher sa décoration. Elle reposait dans son petit écrin en maroquin relegué dans un coin et couvert d'une épaisse couche de poussière : " Ce n'est pas cela qui me retient ici, " dit-il avec un léger haussement d'épaules, et il m'avoua n'avoir jamais passé le ruban à son cou. A peine l'avait-il regardé depuis le jour où l'évêque lui avait ordonné de le porter pour faire plaisir à ses simples ouailles.

Une fois, je me dirigeai seul vers la chapelle, un harmonium était placé près d'une fenêtre ouverte d'où l'on voyait le pandanus qui avait servi d'abri au P. Damien lors de son arrivée à Kalawao. Je m'assis devant l'instrument laissant courir mes doigts sur les touches, je rêvai à l'existence qu'on doit mener en un tel lieu, au besoin et au manque de sympathie, à la solitude de l'âme destinée à une communion perpétuelle avec la mort. Entendant un léger bruit, je me retournai et vis la chapelle presque remplie de lépreux qui s'y étaient glissés silencieusement, un à un, au son de l'orgue.

La situation était un peu critique, mais lorsque je demandai où je pourrais trouver le P. Damien, ils me renseignèrent et s'écartèrent d'eux-mêmes pour me laisser passer.

Je le trouvai où j'aurais pu deviner qu'il devait être, travaillant vigoureusement parmi ses hommes, le plus actif de tous. Tandis que j'approchais inaperçu, la cloche de la petite chapelle tinta l'*Angelus* ; aussitôt tous se découvrirent et se mirent à genoux. Le prêtre récita cette belle prière à laquelle ils répondirent d'une voix douce ; une brise tiède agitait les grandes feuilles autour d'eux et le soleil inondait d'un rayon d'or ces chrétiens prosternés. Tous lépreux, sauf le bon pasteur, tous destinés à suivre la lugubre procession dont il bénit les dépouilles dans leur paisible sommeil ! *Angelus Domini* ! Ce spectacle n'était-il pas agréable aux yeux de Dieu ?

XV.

L'heure vint enfin de faire nos adieux. La veille de notre départ, nous fûmes témoins d'un incident consolant de la vie des lépreux. Le petit vapeur qui les visite à intervalles était attendu ; longtemps avant le coucher du soleil, un léger nuage de fumée signala son approche, et, en un clin d'œil, la nouvelle s'en répandit de Kalawao à Kalaupapa. L'agitation augmenta à mesure que le navire se rapprochait, et lorsqu'il passa en vue de la petite terre des proscrits et qu'on entendit un long coup de sifflet aigu qui se répercuta dans une demi-douzaine de vallées avoisinantes, tous ceux en état de quitter leur lit se mirent en route pour assister au débarquement. Les chevaux sont nombreux dans la colonie et les pâturages suffiraient à en nourrir bien davantage. Bientôt cavaliers et piétons dépeuplèrent un village et se pressèrent en foule dans l'autre.

De nombreux lépreux arrivaient et furent accueillis avec des transports de joie. La scène était attendrissante au-delà de toute expression, et, si ce n'était bien prouvé qu'au bout d'un certain temps, les lépreux sont aussi heureux à Molokai qu'ils peuvent l'être, la nature serait révoltée d'un tel spectacle. Vu les circonstances, le sort des lépreux est en d'aussi bonnes conditions que possible.

Ce fut une soirée de fête à Kalaupapa, mais nous songions déjà à notre départ du lendemain matin. Nous avons choisi un autre sentier pour gravir le Pali : il n'en existe que deux dont l'un est encore plus effrayant que l'autre. Ainsi qu'il est ordinaire en ce cas, on nous assura que la montée serait facile, qu'on pouvait l'accomplir en cinquante minutes et sans grande fatigue. Nous commencâmes l'ascension assez gaïement. Le sentier bordait une jolie courbe de la côte et conduisait plus haut à un plateau boisé d'où la vue était charmante et l'air délicieux. Puis nous traversâmes un bocage ; plus loin, le sentier était ombragé par intervalles et les broussailles nous servaient de parapet pendant que nous contournions les bords du rocher.

Ensuite nous arrivâmes à des montées escarpées, des roches surchauffées au soleil. Nos cœurs défaillirent,—le mien du moins. Il y avait un terrible endroit à escalader, un roc semblable à un mur presque perpendiculaire. Il s'effondrait à chaque pas ; nous nous y cramponnions comme des chats, et, en me détournant, je découvris que le rocher auquel j'étais accroché avec angoisse, surplombait la mer ; les eaux, d'un vert sombre, étaient bien loin au-dessous de moi. Il me sembla grimper dans les nues ; le vertige me saisit et je crus avoir lâché mon point d'appui. Mais un nuage s'abattit sur nous,—les nuages sont bas dans ces régions,—et, grâce à ce faible voile, j'essayai d'oublier que j'étais suspendu dans le vide et que le moindre faux mouvement m'eût précipité à mille pieds dans l'abîme. Nous essayâmes tour à tour la pluie et le soleil ; nous étions couverts de poussière et de débris. En arrivant au sommet du Pali, j'étais étourdi, souffrant cruellement de la soif, la respiration coupée par de violentes palpitations de cœur. Ce fut ma dernière ascension ; nous la fîmes en deux heures et quarante minutes. C'était une véritable montagne d'obstacles. A coup sûr, aucun lépreux ne peut conserver l'espoir de l'escalader. Il n'y eut jamais d'endroit aussi sauvage consacré à de telles douleurs, à de si longues souffrances.

Avec la santé et de la société, on pourrait supporter le bannissement, mais ces lépreux meurent à petit feu. Ils demeurent assis, la plupart du temps, dans une attitude de

morne résignation, attendant que la tombe s'ouvre pour les recevoir.

Les martyrs de Molokai ! Si nous plaignons les lépreux qui parviennent rapidement au terme de leur triste existence et sont consolés des tortures qu'ils ont endurées sur la terre, que dirons-nous des serviteurs de Dieu qui dévouent leur vie à cette noble tâche ? Songez à leur complète solitude, renfermés dans de vastes espaces, entre le ciel et la mer, solitude capable de rendre fou. Ils ne reçoivent pas de visite, personne ne tient à les aller voir ; bien rares sont les amis qui leur écrivent, car on craint de recevoir une réponse.

Leur maigre ration est parfois inévitablement amoindrie, pourtant on n'entend jamais de récriminations pour leur propre compte, mais ils font des appels compatissants en faveur de leurs ouailles affligées. Ce sont leurs compagnons, si on peut donner ce nom à des bannis d'un genre humain, à des infirmes sans espoir de guérison et, sur la tête de ces martyrs sublimes, est suspendu, comme une épée de Damoclès, le sort possible, même probable, d'une mort aussi affreuse qu'ignominieuse pour la nature. Prenez garde, ô peuple, de peur qu'en ces prêtres admirables, vous n'ayez des anges au milieu de vous sans le savoir !

Héros incomparables ! Ignorés du monde ! " En vérité, ils recevront leur récompense."

ÉPILOGUE.

Après avoir déposé ma plume à la fin de ce lamentable récit, ce fut avec un soupir de soulagement que je tournai mes pensées vers des sujets moins lugubres. Je croyais n'avoir plus rien à dire et j'espérais que l'on pourrait considérer le pasteur de Molokai comme une sentinelle debout à l'entrée de l'asile de la souffrance, combattant, jour et nuit, l'ange de la mort, son corps aussi pur que l'âme qui l'enveloppe, indemne au milieu de la contagion, une armure impénétrable le protégeant contre les traits empoisonnés qui l'assailent de tous côtés, demeurant, lui, comme un témoin vivant de la certitude d'une Providence tutélaire.

Il est resté tel pendant plus de dix ans ; mais, en moins

d'une année, à partir de l'époque où nous nous étions assis ensemble parmi les morts et les mourants, où je voyais, de mes propres yeux, les témoignages de sa sainte et bienfaisante influence, où j'entendais, de mes oreilles, le récit des œuvres de miséricorde qu'il exerçait, fait par des cœurs débordants de reconnaissance, dans le court espace d'une année, il a été saisi traîtreusement, et désormais, son sort est semblable à celui de ses ouailles infortunées. Cependant il y a plus de valeur chrétienne dans cette défaite que dans beaucoup de conquêtes célébrées dans les annales de l'histoire.

Ecoutez ces passages d'une lettre reçue dernièrement de Kalawao : " Depuis le mois de mars dernier, mon confrère, le P. Albert, a quitté Molokai et cet archipel ; il est retourné à Tahiti et aux Paumotous. Je suis maintenant le seul prêtre à Molokai et l'on pense que je suis moi-même atteint du terrible fléau.

" Il me sera désormais impossible d'aller à Honolulu, à cause de la lèpre qui commence à se montrer. Les microbes se sont définitivement établis dans ma jambe gauche et mon oreille, et l'un de mes sourcils commence à tomber. Je m'attends à avoir bientôt le visage défiguré.

" N'ayant moi-même aucun doute sur le véritable caractère de mon mal, je suis calme, résigné et plus heureux que jamais au milieu de mon peuple. Dieu sait ce qui convient le mieux à ma sanctification, et, avec cette confiante assurance, je dis chaque jour un bon *Fiat voluntas tua!*

" Priez donc pour votre ami affligé et recommandez-moi, ainsi que mon peuple, à tous les dévoués serviteurs de Dieu."

C'est le commencement de la fin. Déjà son vêtement est un linceuil et une tombe l'attend à l'entrée de la sombre vallée !

Est-ce donc la récompense de tant de vertus, piété, humilité, dévouement ? Non ! Tous les suffrages du monde ne sont rien, en comparaison de la gloire éternelle qui sera son partage dans le ciel. La mort, fût ce même une mort telle que la sienne, devient digne d'envie pour celui qui échange une vie d'abnégation volontaire contre une couronne de gloire.

Encore un peu et il aura succombé aux étreintes abominables du monstre dévorant qui enserre l'humanité d'un bout du monde à l'autre. Il n'est pas impossible, il est même assez probable, qu'à une époque plus ou moins éloignée, les Etats-Unis se verront obligés d'appliquer des lois spéciales pour sauvegarder la population et pour éloigner ceux qui seront tombés victimes du plus cruel des fléaux. Les germes de la lèpre sont apportés par les coolis chinois, et le fait devrait être considéré en temps utile, sinon nous pouvons entendre retentir, le long des rivages, ce cri de désespoir : " Trop tard ! trop tard ! "

Père bien-aimé, je dépose ce tribut de vénération à vos pieds, en mémoire de nos derniers et si tristes adieux ! Vous vivrez toujours dans mon cœur. Rien désormais ne peut plus vous toucher, et lorsque vous serez déposé dans le champ du repos, vous aurez accompli une obscure mission d'héroïsme, presque unique à notre époque. Cela peut paraître dégradant aux yeux de quelques-uns : la mort anticipée dans la vie, la corruption lente et implacable. Mais, du limon de cette chair corruptible, s'élève vers le ciel la fleur invisible de l'âme. O mon ami, ne m'oubliez pas, de même que je ne cesserai jamais de penser à vous quand la fleur céleste, dans son épanouissement, parfamera le jardin du paradis.

(Fin.)

M. MARSHAL,
D'après CH. WARREN-STODDARD.

Pour terminer cet article sur le R. P. Damien, nous ne saurions mieux faire que de reproduire les dernières pages de sa vie écrite par le Père Philibert Tauvel et publiée dernièrement par la société de Saint-Augustin.

Douze ans s'étaient écoulés dans l'exercice d'un pénible ministère, lorsqu'il plut à Dieu d'envoyer à son serviteur une

croix depuis longtemps attendue. En effet, le Père Damien n'attribuait qu'à une spéciale "protection des Sacrés Cœurs," au service desquels il avait dépensé ses forces et consacré sa vie, "d'être encore préservé de la terrible contagion (1)" qui l'entourait.

Dans le courant de 1884, il eut quelque soupçon de son mal. Il en reconnut l'existence en 1885, lorsque prenant un bain de pieds avec de l'eau bouillante, il n'éprouva aucune sensation de brûlure : l'insensibilité des membres étant un symptôme non équivoque de cette maladie.

Le Père se soumit alors à l'examen du docteur ; et ses fâcheuses prévisions se trouvèrent confirmées. La sérénité de son âme n'en fut point altérée : il avait ainsi un trait de ressemblance de plus avec ses chers lépreux, et il les en aimait davantage. Aussi fit-il un jour cette belle remarque à l'un de ses bienveillants visiteurs : "Je ne voudrais pas de la guérison, si mon départ de l'île et l'abandon de mes travaux devaient en être le prix !"

On ne s'étonnera plus, après cela, de la lettre, sublime dans sa simplicité, par laquelle il annonce lui-même la nouvelle au Vicaire Apostolique, Mgr Köckemann : "Il m'est interdit désormais de venir à Honolulu, parce que je suis atteint de la lèpre. On en découvre des marques sur ma joue et à mon oreille gauches ; et mes sourcils commencent à tomber. Bientôt, je serai entièrement défiguré. N'ayant aucun doute sur le véritable caractère de ma maladie, je demeure calme, résigné et très heureux au milieu de mon peuple. Le Bon Dieu sait bien ce qu'il y a de mieux pour ma sanctification, et, chaque jour, je répète de très bon cœur : *Que votre volonté soit faite* (2)."

"Vous le savez, écrit-il à son frère, il y a quelques temps déjà que j'ai été choisi par notre divin Sauveur et suis devenu victime de la lèpre. Éternellement je serai reconnaissant envers Dieu de cette faveur : cette maladie, il me semble, abrégera un peu et rendra plus directe ma route vers la céleste patrie. Dans cette espérance je l'accepte comme ma croix particulière, et je m'efforce de la

1. Lettre du 4 février 1879.

2. Fiat voluntas tua. MATH., VI. 10.

“porter à l'exemple de Simon le Cyrénéen à la suite de
“notre divin Maître. Aidez-moi de vos bonnes prières, je
“vous en prie, afin que j'obtienne la force de persévérer et
“d'arriver au sommet du Calvaire.

“Quoique la lèpre ait fait quelques ravages sur mon
“corps, et m'ait déjà un peu défiguré, je continue à être
“robuste et fort : les terribles souffrances que j'éprouvais
“aux pieds ont disparu. La maladie cependant n'a pas
“encore attaqué mes mains, et je continue à dire la sainte
“messe chaque jour. Cette grâce fait ma consolation, tant
“pour mes intérêts spirituels que pour ceux de mes nom-
“breux compagnons d'infortune. Chaque dimanche, ils se
“pressent dans mes deux églises, où je conserve constam-
“ment le Saint-Sacrement (1).”

On devine à quelle source le Père Damien puisait de tels
sentiments, c'est au tabernacle : “Sans le Saint-Sacrement,
“écrit-il, une position comme la mienne ne serait pas tolé-
“rable. Mais possédant Notre-Seigneur près de moi, je suis
“toujours gai et je travaille avec ardeur au bonheur de
“mes chers lépreux (2).”

Il écrit encore. “Ayant beaucoup de travail, le temps me
“paraît très court. La joie intérieure et le contentement que
“les Sacrés-Cœurs me prodiguent, me persuadent que je
“suis le missionnaire le plus heureux du monde. Le sacrifice
“de ma santé, que Dieu a bien voulu agréer, afin de rendre
“quelque peu fécond mon ministère auprès des lépreux, est,
“après tout, bien léger et bien agréable pour moi, qui ose
“dire après saint Paul : *Je suis mort et ma vie est cachée en*
“*Dieu avec Jésus-Christ* (3).”

C'est ainsi que depuis longtemps la victime se consumait
lentement sur l'autel ; enfin le sacrifice va s'achever. Voici
les derniers adieux : “Je suis toujours heureux et content ;
“et quoique bien malade, je ne désire rien que l'accomplis-
“sment de la volonté du Bon Dieu... A l'autel, où je puis
“monter tous les jours (avec une certaine difficulté cepen-

1. Lettre XXVIII, du 9 novembre 1887.

2. Lettre XXV, du 8 décembre 1881.

3. Lettre XXVIII, des 9 et 16 novembre 1887. *Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. Colossen., III, 3.*

“ dant), je n'oublie aucun de vous tous. En retour, veuillez
“ prier et faire prier pour moi qui me traîne doucement vers
“ la tombe. Puisse le Bon Dieu me fortifier et me donner la
“ grâce de la persévérance et d'une bonne mort (1) ! ”

Voilà donc le Père Damien à son heure suprême tel qu'on
l'a vu jusqu'ici. A l'égard de Dieu, confiance entière et abandon
absolu à la divine volonté ; soumission parfaite envers
ses supérieurs qui en sont les représentants. A l'égard du pro-
chain, zèle des âmes qui lui inspire un dévouement à toute
épreuve et une charité sans bornes pour ses chers lépreux ;
en même temps il aime ses parents d'un amour aussi
éclairé que tendre. Enfin, il reste aussi dur envers lui-même,
qu'il est petit à ses propres yeux. Un exemple entre plu-
sieurs : “ Les yeux du Père Damien, écrit le Père Corneille,
“ étaient un peu plus enflés ce jour-là (19 novembre 1888),
“ parce qu'il avait dû aller administrer des malades sous une
“ pluie battante ; néanmoins, il avait dit sa messe et récité son
“ bréviaire. Quand je lui fis observer qu'il pouvait, par dis-
“ pense, réciter le rosaire à la place du bréviaire, il me ré-
“ pondit :

“ C'est un privilège dont je n'ai jamais usé depuis que je
“ suis sous-diacre (2). ”

* * *

Dieu, toutefois, avant de rappeler de l'exile son courageux
et fidèle serviteur, lui ménagea une joie qui semble être la
première récompense de sa longue et douloureuse immola-
tion : ce fut de voir arriver à Molokai des Sœurs hospita-
lières.

Il les avait désirées dès le premier moment :

“ Si j'avais ici, écrivait-il en 1873, une douzaine de Sœurs
“ hospitalières, combien de services elles rendraient (3) ! ”

Dix ans plus tard le docteur Fitch, attaché depuis quel-
ques années à la léproserie de Molokai, écrivait à Mgr
d'Olba la lettre suivante :

1. Lettre XXIX, du 12 février 1889.

2. R. P. Corneille, lettre du 1er décembre 1888.

3. Lettre d'août 1873.

“ Depuis un certain temps, je me trouve chargé, en ma
“ qualité de médecin, de l'hôpital des lépreux ici et de celui
“ de la léproserie de Molokai. Par suite de ce contact con-
“ tinuel avec les lépreux, j'ai été à même de bien me rendre
“ compte de leurs besoins.

“ Tant qu'ils peuvent s'aider eux-mêmes, leur condition est
“ supportable ; mais lorsqu'ils deviennent impotents, Satan
“ lui-même aurait pitié de leur sort et se hâterait de leur
“ porter secours.

“ Une fois arrivés à Molokai, leurs amis ne s'en occupent
“ plus ; et les voilà qui languissent abandonnés à eux-mêmes
“ jusqu'au terme de leur triste existence.

“ Pas un ami n'est là pour les consoler à leur dernière
“ heure, lorsque la mort avec ses horreurs s'apprête à saisir
“ sa proie. Je me trompe, il y a deux prêtres : le Père
“ Damien qui travaille depuis près de dix ans et s'acquitte
“ parfaitement de sa noble tâche, et le vénérable Père Al-
“ bert qui les assiste depuis plus d'un an.

“ Mais ce n'est pas assez du dévouement de ces deux hom-
“ mes pour sept cents malades et quelquefois davantage ; il
“ nous faut des femmes qui donnent leurs soins, aux in-
“ firmes. Aussi j'ai pris la liberté de m'adresser à la com-
“ mission chargée du service de santé, pour lui demander
“ d'examiner avec Votre Grandeur, s'il n'y aurait pas moyen
“ de prendre quelque arrangement qui nous permette d'ob-
“ tenir au moins vingt-cinq Sœurs hospitalières pour assister
“ nos pauvres malades.

“ Je suis protestant, vous le savez ; mais je connais très
“ certainement, par l'expérience que j'en ai faite en Califor-
“ nie, le mérite de ces femmes dévouées. Veiller à ce que
“ la nourriture soit cuite à point, que les enfants soient bien
“ tenus ; et par dessus tout, faire aimer la vertu et pratiquer
“ la chasteté ; voilà, à mon avis, ce que des religieuses sont
“ plus que personne capables d'obtenir.

“ J'ai causé de ce projet avec plusieurs membres — et des
“ plus éminents — de l'église protestante. Ils sont unanimes
“ à reconnaître l'excellence de cette œuvre et à lui souhaiter
“ un plein succès.

“ Aussitôt que Votre Grandeur me donnera l'assurance de

“la prochaine arrivée des Sœurs, je me flatte de trouver
“parmi nos concitoyens les ressources nécessaires pour leur
“assurer un logement convenable et une installation perma-
“nente. Les protestants, je n’ai aucun doute à cet égard,
“contribueront eux-mêmes généreusement à l’exécution de
“ce projet (1).”

Une pareille ouverture fut accueillie favorablement. Grâce aux actives démarches du R. P. Vice-Provincial, des religieuses hospitalières vinrent s’établir à l’hôpital de Kakaako, près d’Honolulu; et c’est seulement en 1888 qu’elles prirent possession de Kalaupapa.

Ainsi se réalisaient les vœux les plus chers du Père Damien. Désormais la stabilité était assurée à l’œuvre pour laquelle il avait travaillé et souffert.

L’heure du repos, qu’il souhaitait naguère à sa mère, était venue pour lui. Avant de donner d’après un témoin oculaire le récit de ses derniers moments, il faut ici consigner une remarque très importante. Souvent les lépreux perdent des phalanges ou des doigts entiers des mains et des pieds. Eh bien ! chez le Père Damien, la maladie a respecté tout le dedans des mains oint par l’huile sainte au jour de son ordination sacerdotale. Et, sans doute, ce fait, tout extraordinaire, a été pour le prêtre du Seigneur une immense consolation ; puisqu’il lui a permis de célébrer, presque jusqu’au dernier jour, le sacrifice auguste de nos autels.

Voici les détails transmis par le Père Wendelin sur les derniers jours de l’apôtre des lépreux.

“Le samedi 23 mars, il était encore comme à l’ordinaire, actif, allant et venant. C’était la dernière fois que je le voyais ainsi.

“Depuis le 28 mars, il n’a plus quitté sa chambre. Ce jour-là, il arrangea ses affaires temporelles. Après avoir signé ses papiers, il me dit : Que je suis content d’avoir tout donné à Monseigneur ; maintenant je meurs pauvre, je n’ai plus rien à moi.—Jeudi 28 mars, il commença à garder le lit. Samedi 30, il fit sa préparation à la mort. C’était

1. Lettre du docteur Fitch, médecin de la léproserie de Molokai et de l’hôpital des lépreux de Kakaako, 8 janvier 1883.

“vraiment édifiant de le voir; il paraissait si heureux. “Lorsque j’eus entendu sa confession générale, je me confessai à lui; ensuite nous renouvelâmes ensemble les vœux qui nous attachent à la Congrégation. Le lendemain, il reçut le saint Viatique. Dans la journée, il était gai, joyeux comme d’habitude. “Voyez-vous mes mains? disait-il: toutes mes plaies se ferment, la croûte devient noire; c’est signe de mort, vous le savez bien. “Voyez également mes yeux; j’ai assisté tant de lépreux mourants, je ne me trompe pas, la mort n’est pas loin. “J’aurais beaucoup désiré voir encore une fois Monseigneur; mais le Bon Dieu m’appelle à célébrer les Pâques avec Lui. Qu’il en soit béni!” Il ne pensait qu’à se préparer à mourir. Il n’y avait pas à s’y méprendre, on sentait que la mort approchait.

“Le 2 avril, il reçut l’Extrême-Onction des mains du R. P. Conrardy. “Que Dieu est bon, me dit-il dans le courant de la journée, de m’avoir conservé assez longtemps pour avoir deux prêtres à côté de moi afin de m’assister à mes derniers moments, et puis savoir les bonnes Sœurs franciscaines à la léproserie, c’était mon *Nunc dimittis*. L’œuvre des lépreux est assurée, je ne suis donc plus nécessaire, aussi sous peu je m’en irai là-haut.—Quand vous serez là-haut, Père, lui dis-je, vous n’oublierez pas ceux que vous laissez orphelins.—Oh non! répondit-il, si j’ai quelque crédit auprès de Dieu, j’intercéderai pour tous ceux qui se trouvent à la léproserie.” Je lui demandai de me laisser son manteau comme Elie, pour avoir son grand cœur.—“Eh! qu’en feriez-vous? me dit-il, il est tout plein de lèpre.” Je lui demandai alors sa bénédiction. Il me la donna, les larmes aux yeux, il bénit aussi les courageuses filles de Saint-François, pour la venue desquelles il avait tant prié.

“Les jours suivants, le bon Père se trouva mieux; nous avions même un peu d’espérance de le conserver encore quelque temps. Les bonnes sœurs vinrent souvent le visiter. Ce que j’ai surtout admiré en lui, c’est sa patience admirable. Lui si ardent, si vif, si fort, être cloué sur son pauvre grabat, sans cependant beaucoup souffrir! Il était couché à terre sur une simple paille, comme le dernier

“ et le plus pauvre des lépreux, et nous eûmes bien du mal
“ à lui faire accepter un lit. Et quelle pauvreté ! Lui qui a
“ dépensé tant d'argent pour soulager les lépreux, il s'est
“ oublié jusqu'au point de n'avoir pas de linge à changer ni
“ même de draps de lit.

“ Son attachement à la Congrégation fut admirable. Que
“ de fois il m'a dit : “ Père, vous représentez ici pour moi la
“ Congrégation, n'est-ce pas ? Disons ensemble les prières de
“ la Congrégation. Qu'il est doux de mourir enfant des
“ Sacrés-Cœurs ! ” Il m'a chargé plusieurs fois d'écrire à
“ Notre Très Révérend Père pour lui dire que sa plus douce
“ consolation en ce moment était de mourir membre de la
“ Congrégation des Sacrés-Cœurs.

“ Samedi 13 avril, il était plus mal, et toute espérance de
“ le conserver s'évanouit. Un peu après minuit, il reçut le
“ Bon Dieu pour la dernière fois ; il devait bientôt le voir
“ face à face. De temps à autre il perdait connaissance.
“ Quand j'allai le voir, il me reconnut, me parla, et nous
“ fîmes nos adieux. Car je devais aller à Kalaupapa pour le
“ lendemain dimanche. Le lendemain après les offices, j'y
“ suis retourné : je trouvai le bon Père assez fort, mais ses
“ idées n'étaient plus bien claires. Je lisais dans ses yeux
“ la résignation, la joie, la satisfaction ; toutefois ses lèvres
“ ne pouvaient articuler les actes que son cœur formait ; de
“ temps à autre il me serrait affectueusement la main.

“ Le lundi 15 avril, je recevais un billet du R. P. Conrardy
“ qui me disait que le Père était à l'agonie. Je me hâtai de
“ me rendre auprès de lui, en chemin un autre courrier vint
“ m'annoncer sa mort. Il a succombé sans effort, comme
“ s'il s'endormait ; il s'est éteint tout doucement, après avoir
“ passé près de seize ans au milieu des horreurs de la lèpre.
“ Le bon pasteur a donné sa vie pour ses brebis ! Lorsque
“ j'arrivai, il était déjà revêtu de la soutane. Toutes les
“ marques de la lèpre étaient disparues de sa figure ; les
“ plaies de ses mains étaient toutes sèches.

“ Vers les onze heures, nous le portâmes à l'église, où il
“ demeura exposé jusqu'au lendemain à huit heures, en-
“ touré de lépreux qui priaient pour leur vénéré Père. Dans
“ l'après-midi du lundi, les bonnes sœurs vinrent orner le

“ cercueil ; elles clouèrent à l'intérieur de la soie blanche
“ et recouvrirent l'extérieur d'étoffe noire avec une croix
“ blanche.

“ Le lendemain 16 avril, je célébrai la sainte messe pour
“ mon cher confrère. Après la messe, le cortège funèbre
“ s'organisa ; on passa devant la nouvelle église, pour aller
“ au cimetière. La croix ouvrait la marche, puis venaient
“ les musiciens et les membres d'une association, ensuite
“ les sœurs avec les femmes et les filles, enfin le cercueil
“ était porté par huit blancs lépreux ; derrière le cercueil,
“ marchait le prêtre officiant, accompagné du R. P. Conrardy
“ et des acolytes, et suivi des Frères avec leurs orphelins et
“ les hommes.

“ Le Père Damien avait commencé sa vie à Molokai dans le
“ plus grand dénuement, jusqu'à être obligé de passer les pre-
“ mières nuits sous un grand arbre. Conformément au désir
“ qu'il avait exprimé d'être enterré sous ce pandanus, j'avais
“ fait préparer, pendant sa maladie, un caveau à l'endroit dé-
“ signé. C'est là que son corps repose, en attendant une
“ résurrection glorieuse. Il est tourné vers l'autel. Le ca-
“ veau est scellé avec une forte couche de ciment. Ainsi sont
“ conservés les précieux restes du bon Père Damien, que le
“ monde appelle avec raison le *héros de la charité*.

“ Molokai, 17 avril 1889.

“ Père WENDELIN, SS. CC.”

P.S.—Quelques jours plus tard, un service solennel eut lieu dans la cathédrale d'Honolulu pour le cher défunt. Toute la haute société y assistait. Mgr. Hermann officia pontificalement, assisté des RR. PP. Clément, Sylvestre et Raymond. Avant l'Évangile, il se tourna vers la nombreuse assistance et prononça en anglais et en canaque un petit discours, par lequel il faisait ressortir le dévouement héroïque du vénéré défunt.

* * *

Ces hommages rendus à la mémoire de l'humble et dévoué missionnaire, étaient bien légitimes et rentraient d'ail-

leurs dans la règle commune. Mais voici qui s'en écarte de tout point.

A peine le télégraphe a-t-il apporté en Europe la nouvelle de la mort de ce pauvre prêtre, expirant au milieu des lépreux, dans une île perdue de l'Océan pacifique, que les mille voix de la presse s'en font les échos et la commentent. Les organes les moins suspects de sympathie envers le clergé, sont les premiers à offrir à l'héroïque missionnaire l'expression de leur respect, dans un style plein d'enthousiasme. Telle, par exemple l'*Indépendance belge* (No. du 17 mai 1889) : " Il n'y aura pas que les personnes pieuses à " décerner la palme des palmes au martyr de Molokai. Il " va recevoir des plus incroyants l'hommage d'une admira- " tion étonnée, que nul autre héroïsme antique ou moderne " n'aura su exciter à ce point."

Comme on avait répandu faussement, il y a trois ans, la nouvelle de cette mort, la presse catholique était tenue à une prudente réserve, jusqu'à l'arrivée de renseignements précis qui ne pouvaient se faire attendre. Plus familiarisée d'ailleurs avec le spectacle du dévouement porté jusqu'à l'héroïsme, elle sut traduire sa joie et son admiration en des termes plus mesurés.

Cependant l'Angleterre, dont les informations étaient en même temps et plus sûres et plus rapides, avait devancé les nations catholiques. La douloureuse nouvelle ne se fut pas plus tôt répandue, qu'une émotion sans précédent s'empara de toutes les âmes. Chacun exaltait avec une verve intarissable la gloire du prêtre catholique. Et, ce qu'il faut bien remarquer, nos frères séparés, comme les appelait saint Vincent de Paul, donnait le ton dans ce concert admirable. N'est-ce pas, peut-être, la première fois que protestants et catholiques se rencontrent, avec une si touchante unanimité, dans la manifestation d'une commune sympathie ? Le fait vaut au moins la peine d'être relevé. Ici des citations deviennent nécessaires, tant la chose paraît invraisemblable à cause de sa nouveauté.

La *Great Thought* a eu l'excellente idée de recueillir le jugement des divers journaux (année 1889, p. 344). Chacun

d'eux comme moraliste, et selon son point de vue, s'attache à tirer quelque enseignement de la vie du Père Damien. Les citations sont empruntées aux organes d'ordinaire les moins favorables aux catholiques.

Le *Freeman*, organe des baptistes, s'écrie : "C'est bien volontiers que nous mêlons notre voix à celles qui, dans le monde entier, répètent à l'envi les louanges du missionnaire lépreux, qui s'est sacrifié pour son troupeau. L'exemple d'une si rare abnégation ne saurait passer inaperçu."

"Non, reprend le *Sunday School Chronicle*, le Père Damien ne se sera pas sacrifié en vain. D'abord les lépreux de Molokai ne peuvent manquer désormais de prêtres généreux qui, pareils à des anges terrestres, se dévouent en leur faveur. Et, puis, il y a dans une aussi parfaite abnégation que la sienne une leçon utile pour relever nos mœurs dégénérées."

"Trop précieuse est une vie comme celle du Père Damien, dit à son tour le *Methodist Recorder*, pour que le monde en perde le souvenir. Notre siècle n'offre que trois exemples de ce genre : le général Gordon, seul parmi les hordes sauvages de Kartoum ; Livingston, seul au cœur de l'Afrique, et le Père Damien, plus grand encore que les deux autres, seul au milieu des lépreux de Molokai."

"Sublime de courage, de dévouement et même de sérénité au milieu d'horreurs sans pareilles, observe le *Daily Telegraph*, le Père Damien nous apparaît comme le plus grand conquérant de notre siècle : il a vaincu la mort. Le monde voit en sa personne ce que peut, pour le soulagement de ses semblables, un homme de cœur, un apôtre qui ose braver les plus extrêmes misères. Non, la prédication la plus éloquente ne saurait nous émouvoir autant que le spectacle de la charité toute chrétienne de cet héros missionnaire."

"L'enthousiasme qu'a provoqué le père Damien, écrit le *Standard*, jaillit du plus intime et du meilleur de notre

“ être. Ses actes sont un véritable cri de *Sursum corda*, qui fait battre et qui élève tous les cœurs. Aussi les plus indifférents ont eux-mêmes compris que le premier devoir de l’homme, comme sa plus douce consolation, sera toujours l’exercice du dévouement poussé jusqu’à l’oubli de soi-même.”

Les considérations qu’on vient de lire ne sortent guère de l’ordre naturel; celles qui vont suivre ouvrent au regard de l’intelligence une perspective plus haute.

“ Devant la tombe du Père Damien, dit *L’Univers*, le cœur débordera d’amour et de vénération; et de simple visiteur devenant pèlerin, on fléchira involontairement le genou pour murmurer une prière.”

“ Pour bien des gens, remarque le *Daily News*, la mort sur un champ de bataille n’a rien d’effrayant. Il n’en va pas ainsi de la mort causée par la lèpre. Si horrible est cette maladie que les expressions manquent pour la décrire, et que même l’imagination a peine à s’en faire une idée. Dans cette mort la décomposition arrive lentement, et c’est à petit feu que l’on se sent dévoré. Ah! il faut pour se vouer de plein gré à une mort pareille, le courage des martyrs de la foi!”

Le *Christian World* fait un rapprochement qu’une plume catholique ne se permettrait pas: “ Comme Notre-Seigneur descendit des sublimes hauteurs de l’éternité sur la terre, afin de sauver le monde qui se perdait; ainsi Damien renonça aux douceurs de la société pour s’enfermer volontairement dans l’île de Molokai. Il affronta sans peur tout ce qu’a de plus horrible la plus repoussante des maladies. Il combattit avec succès les inclinations vicieuses et le désordre moral auquel s’abandonnaient les lépreux. Sa charité resplendit comme une pure lumière dans ce lieu de ténèbres et, à son contact, l’on vit s’épanouir, dans l’île de Molokai, la résignation et l’amour de la pureté, fleurs toutes chrétiennes!”

Le *Church Bells* appelle sans hésitation “ saint catholique

“ celui qui s'est dévoué jusqu'à la mort pour le bien temporel et spirituel des infortunés lépreux de l'archipel Ha-waiien.”

Pour le *Church Times*, le Père Damien, “ seul héros de son genre, est déjà canonisé par le monde chrétien moderne.

“ La voix du peuple le proclame saint; et, avant même que l'Église romaine instruisse son procès, toutes les sectes religieuses chrétiennes lui accordent leur vénération.”

De semblables expressions, on le comprend, procèdent évidemment d'un enthousiasme sincère, mais trop ardent. Elles dépassent le but, et les vrais catholiques sauront les ramener à leur sens exact. Ils n'ignorent pas que si l'Église romaine apporte un soin minutieux et une sage lenteur, quand il est question de vérifier les titres des serviteurs de Dieu à notre vénération et à notre culte, c'est afin de lui donner une base assurée et de prémunir les fidèles contre les dangers d'un entraînement éphémère. Plaise à Dieu que nos écrivains si empressés obtiennent, par les mérites du Père Damien, la grâce de revenir à la véritable Église ! Ils peuvent se flatter que, ce jour-là, ils auront eux-mêmes gagné la cause qu'ils plaident avec tant de chaleur.

D'après ces échos, recueillis dans quelques journaux anglais, il est aisé de se figurer ce que durent être les élans de la nation entière. Ce mouvement fut, en effet, aussi, profond que subit. Deux faits attestent sa puissance.

Et d'abord, Londres, qui est avant tout la ville du commerce et des affaires, quoique les préoccupations de la politique tiennent parfois une large part dans sa vie, a su faire trêve un jour à ses multiples agitations, pour se recueillir en face du Père Damien et pour exprimer hautement l'admiration que lui inspire le courage de l'héroïque apôtre des lépreux ! On venait d'exposer l'image qui le représente sous des traits tout défigurés et vraiment hideux, mais où l'œil saisit, malgré cette forme repoussante, l'action du terrible mal sur sa victime volontaire. Il y eut pour contempler cette étrange figure un empressement inouï. Tous voulaient l'emporter chez eux comme un gage de paix : aussi on en

vendit des milliers et des milliers en quelques semaines. A Birmingham, raconte un témoin oculaire, les premiers qui aperçurent cette fameuse image derrière une vitrine éprouvèrent instinctivement un mouvement d'horreur et de recul ; mais cette impression fut vite surmontée ; et quand on eut reconnu le héros du dévouement, la foule devint si nombreuse que plusieurs fois la police se vit forcée d'agir, afin de rétablir la circulation.

Le second fait n'est pas moins significatif, c'est la formation d'un comité que le *Daily Telegraph* annonce en ces termes : " Son Altesse Royale, le prince de Galles, s'est mis à la tête du mouvement qui a pour but d'honorer la vie et les travaux du héros lépreux, le Père Damien. Les hommes, même d'opinions religieuses et politiques différentes, sont unanimes à exprimer leur admiration pour ce sauveur des rebutés de la société, pour cet homme dont la vie à Molokai n'a été qu'un long martyre. On a pensé toutefois, et avec raison, qu'une admiration si universelle ne devait pas s'épuiser sans prendre une forme positive. C'est en vue d'atteindre ce résultat et de le faire agréer du public que l'on crée un comité qui sera composé d'hommes de toutes les religions et de tous les partis politiques. En acceptant la présidence de ce comité... et en s'unissant, comme il le fait de tout cœur, à un mouvement de ce genre, le prince de Galles démontre que les Anglais ne bornent pas à leurs compatriotes l'admiration que leur inspire l'héroïsme dans l'accomplissement du devoir, mais qu'ils étendent ce noble sentiment à tous ceux qui, comme ce prêtre belge, sont de nationalité différente et accomplissent même les œuvres de dévouement hors des limites de l'empire britannique."

Certes, on ne pourrait mieux dire. Et quand une nation applaudit à de tels accents, comme l'a fait l'Angleterre, elle s'honore à l'égal du héros qu'elle veut glorifier.

En France, les journaux catholiques : *L'Univers*, *Le Monde*, etc., après avoir dit leur sympathie pour l'humble missionnaire, relevaient, en termes émus, ses titres au respect des pieux fidèles. Beaucoup de *Semaines Religieuses* et autres feuilles hebdomadaires reproduisirent avec empressement la

belle lettre du Très Révérend Père Supérieur général de la Congrégation des Sacrés-Cœurs annonçant aux siens cette mort glorieuse, et les invitant à prier " Dieu de faire estimer et aimer toujours davantage la religion qui sait inspirer et soutenir jusqu'à la mort une vertu si sublime." Enfin le *Correspondant* (No. du 25 juillet 1889) publia sur *Les lépreux des îles de Sandwich et le Père Damien* un travail de Madame Craven remarqué et d'une grande valeur. Et voici qu'à l'heure où ce livre s'imprime, un évêque français vient d'élever la voix au milieu d'une haute et brillante assemblée pour *exprimer*, avec une émotion pénétrante et aux applaudissements de tous, *l'admiration qu'inspire la charité dont le Père Damien a été le héros et le martyr.*

Très jalouse de ses gloires nationales, la Belgique ne pouvait laisser tomber dans l'oubli l'un de ses plus illustres enfants. On a vu sur quel ton, à la fois digne et respectueux, avaient parlé de mauvais journaux ; les bons ne restèrent pas en arrière. Et bientôt ce fut le monde religieux lui-même qui manifesta ses sentiments.

Monsieur le curé de Tremeloo, paroisse natale du Père Damien, s'empressa d'annoncer, pour la noble victime du dévouement, un service solennel, auquel il invita ses paroissiens et un nombreux clergé. On y remarquaient, avec quelques Pères des Sacrés-Cœurs venus exprès, le R. P. Pamphile, frère du défunt, et les principaux membres de la famille.

Tous devaient se retrouver quelques jours plus tard, dans la chapelle des Pères des Sacrés Cœurs, à Louvain, pour une semblable cérémonie. Une assistance aussi nombreuse que distinguée se pressait dans l'enceinte sacrée. Au chœur s'étaient rangés : Mgr Abbeloos, protonotaire apostolique et recteur de l'Université, Mgr Lamy, Mgr Jacobs, Mgr Wynants, M. le chanoine Haine, MM. les curés de Saint-Michel et de Tremeloo. Le T. R. P. Rousseau, provincial des Frères Prêcheurs, avec plusieurs de ses religieux, le R. P. Leclerc, recteur de la maison d'étude des Pères Jésuites, à la tête d'une nombreuse députation ; enfin les représentants des divers ordres religieux et congrégations de la ville. Dans la nef, en face de la famille, avaient pris place les membres du

comité pour le monument du Père Damien, parmi lesquels on distinguait le vénérable M. Thonissen, ministre d'État, M. le comte de Limburg-Stirum, M. Cappelle, M. Van Beneden, professeur à l'Université, M. Bols, inspecteur principal de l'enseignement primaire à Aerschot.

La messe achevée, le R. P. De Vos, de la Compagnie de Jésus, monta en chaire pour exposer les graves et utiles enseignements qui découlaient des solennels et extraordinaires honneurs rendus à la mémoire du Père Damien. La religieuse attention et l'intérêt croissant de la noble assistance firent comprendre à l'orateur qu'il répondait heureusement à l'attente de tous, en montrant dans le Père Damien le héros et le martyr de la charité.

“ Il se prêtait, s'écria-t-il, aux ravages de la lèpre comme autrefois François d'Assise aux flèches brûlantes du séraphin, chargé par Dieu de marquer dans ses membres les stigmates du divin crucifié. O prêtre héroïque ! tant de fois vous avez reconnu dans vos chers lépreux l'image de Jésus souffrant. C'est en vous que nous la reconnaissons aujourd'hui. Comme votre Maître, vous avez la science de l'infirmité ; comme lui vous n'avez plus ni grâce ni beauté. Mais un reflet céleste illumine votre visage. Il vous fallait, comme à Jésus, ces plaies cruelles pour émouvoir les âmes et pour les attirer à Dieu par des charmes plus puissants. ”

L'impression que produisit ce discours fut vive et profonde ; on était pénétré d'admiration pour la générosité de l'humble prêtre, et en même temps rempli d'une sainte joie dans la douce confiance que Dieu l'en avait libéralement récompensé.

Le Comité, dont il est parlé plus haut, a pour but d'honorer la mémoire de l'héroïque apôtre des lépreux, en élevant un monument digne de perpétuer le nom du Père Damien à travers les âges. Son Éminence le Cardinal Goosens, archevêque de Malines, a bien voulu accepter la présidence d'honneur de ce Comité, qui compte déjà dans toute la Belgique de nombreux adhérents. Ses travaux, interrompus pendant les vacances académiques, vont reprendre incessamment.

S'il n'est permis à personne de sonder curieusement les desseins de Dieu, serait-il téméraire de penser, devant ce concert merveilleux de l'admiration et de l'enthousiasme, où catholiques et protestants se rencontrent avec une si parfaite unanimité, que le Seigneur s'apprête à rendre glorieux le tombeau de son prêtre fidèle ? Du moins, il s'est produit dans bien des cœurs, et dès le premier moment, un sentiment de vive confiance dans le crédit que le Père Damien peut avoir auprès de Dieu : des messes ont été demandées, des neuvaines faites pour obtenir, par son moyen, des grâces diverses ; et l'on peut espérer que ces prières animées d'une vraie foi seront exaucées.

FARRAGHIT OU LE JEUNE ESCLAVE

(Suite et fin.) (1)

Après cette exécution épouvantable, la caravane se remit en route. On nous exposa en vente, comme je vois en France les animaux traînés sur les marchés.

Un Arabe étranger me prit par la main, me fit lever et marcher ; il examina mes bras et mes jambes, m'ouvrit la bouche, regarda mes dents, et après quelques instants de réflexion, il m'acheta. C'était la cinquième fois que j'étais vendu, j'avais environ dix ans. Je quittai les maîtres Arabes qui m'avaient tant fait souffrir, et j'entrai dans une autre caravane, à Aïn-Salah. J'étais trop petit pour pouvoir travailler, c'est pourquoi je fus enfermé dans une tente, et afin de me rendre la fuite impossible, on me mit des entraves aux pieds, ce qui me faisait souffrir.

J'ai oublié de raconter ce qu'on me faisait endurer lorsque j'étais vendu à un nouveau maître.

L'Arabe ou le Touareg qui m'achetait me conduisait après le marché, loin de toute tribu, et là, dans une forêt ou dans une oasis, il devait marquer sa marchandise pour la reconnaître entre toutes les autres. Cette marchandise n'était autre que sa troupe d'esclaves, et voici comment il s'y prenait et ce que nous souffrions alors. La première fois que je fus vendu, mon maître Touareg me lia les pieds et les mains et avec un couteau il me fit deux tatouages ou incisions profondes dans la joue droite et la joue gauche ; le sang coulait et je souffrais beaucoup, car j'étais bien petit, j'avais six ans. Mes blessures guérèrent au bout de quelques jours. La seconde fois que je fus vendu, à des Touaregs encore, on me fit subir le même traitement.

Lorsque je tombais aux mains des Arabes, ceux-ci agis-

(1) Voir Annales de la Propagation de la Foi, No. 39, page 276, octobre 1839.

saient autrement pour marquer la figure de leur esclave. Je ne m'attendais à rien, et voici qu'un Arabe vint me dire : "Farraghit (c'était mon nom), Farraghit, couche-toi, mon petit, nous allons t'endormir." J'avais alors huit ans, je ne pensais pas au mal qu'allait me faire ce méchant homme, je me couchai par terre : "Ferme tes yeux", me dit-on ; j'obéis à mon maître et je ferme les yeux pour dormir. Alors l'Arabe prend un morceau de marbre tranchant et me fait avec cette pierre deux profondes incisions sur la joue gauche et sur la joue droite. Les souffrances que je ressentais étaient terribles, il me fallut les endurer sans pousser un cri. Une autre fois, un nouveau maître Arabe me dit : "Farraghit, nous allons t'engraisser, et sur le marché tu seras vendu cher." Je m'étends donc par terre pour dormir ; alors le cruel Arabe, avec une pierre, me fait encore deux nouvelles incisions sur la figure. Et pour empêcher le sang de couler trop et aussi pour cicatriser les plaies, on me mit les feuilles d'une plante qui pousse dans notre pays, et qui a cette vertu de cicatriser les blessures. Si la douleur me faisait pousser des cris, mes maîtres me frappaient et me disaient : "Si tu continues à crier nous allons te couper la tête avec ceci." Et ils me montraient leurs grands couteaux : j'avais peur et je souffrais en silence.

J'ai été vendu six fois et je porte sur ma figure quinze profondes cicatrices que m'ont faites mes maîtres Touaregs et Arabes ; six tatouages sur la joue droite, six sur la joue gauche et trois sur le front. Chaque marchand Arabe et chaque marchand Touareg a sa marque.

J'étais donc à Ain-Salah dans une tente, parce que j'étais trop petit pour pouvoir travailler. Un jour on m'enleva les entraves que j'avais aux pieds, et on me dit qu'il fallait suivre la caravane pour marcher vers Warglah, afin de nous exposer en vente. Je ne raconterai pas ce voyage à travers le désert : faim dévorante, fatigues et coups, c'est le pain quotidien de l'esclave. Nous arrivâmes à Warglah sur le marché d'esclaves. On nous fit ranger par ordre de taille : les petits et les mourants derrière. Je vis beaucoup d'acheteurs venir près de nous et prendre nos compagnons. Personne ne voulait m'acheter : j'avais trop mauvaise mine.

Je voyais partir mes compagnons d'infortune avec d'autres maîtres. Et moi je restais toujours à ma place. Mais le bon Dieu veillait sur moi, aussi je vais vous dire comment il a permis que je devienne son enfant et que j'apprenne à l'aimer et à le servir.

Les bons Pères Missionnaires d'Alger ayant appris qu'une caravane d'esclaves Nègres arrivait à Warglah, se rendirent à cette ville pour acheter quelques petits négrillons, afin de les sauver de ce triste esclavage. Le P. Richard (qui a été martyrisé avec les PP. Pouplard et Morat, l'an dernier, au centre de l'Afrique) vint près de moi et demanda au guide de votre caravane combien je pouvais être vendu.

J'avais onze ans ; les mauvais traitements et un travail trop souvent au-dessus de mes forces avaient amaigri mon corps. J'étais encore boiteux, par suite du coup de poignard que j'avais reçu dans les côtes.

Le guide dit au Père :

—Farraghit vaut deux cents francs.

—Je te donne cent francs, dit le P. Richard et pas plus.

—Cent francs ! Me prenez-vous pour un sot ? reprit le guide ; il vaut deux cents francs.

—Douceusement ! dit le Père ; Farraghit me plaît ; comme je n'ai pas besoin de lui, et que tu as grande envie de t'en défaire, je vais te donner cent francs et pas plus.

—Eh bien, pour vous être agréable, je fais un sacrifice..... Réglons à cent cinquante francs.

—Non, je donne cent francs et pas plus ; je prends Farraghit et je l'emmène. Tiens, voici cent francs.....

Enfin, après bien des débats, le guide consentit à me vendre au Père Missionnaire pour cent francs. Le P. Richard m'emmena.

Jamais de ma vie je n'avais vu d'hommes tout blancs, aussi j'étais effrayé quand je tombai dans les mains du missionnaire. Je pensais qu'il allait me manger, car les Arabes et les Touaregs me disaient que les blancs chrétiens mangeaient les noirs. Ils font bouillir, disent-ils, une grande marmite d'eau, et, lorsque l'eau est bouillante, on appelle auprès de la marmite le petit Nègre, et on lui dit de regarder. Pendant que le Nègre est penché, on le jette dans la

marmite, il cuit et on le mange. J'avais peur du missionnaire et je croyais que son habit était une peau que les hommes blancs avaient par-dessus le corps.

Le Père m'emmena à Biskrah, en Algérie ; je fus introduit dans une belle maison comme je n'en avais jamais vu. Le Père me fit asseoir et me caressa la tête de sa main ; j'avais peur encore qu'il ne me mangeât ; mais peu à peu, enhardi par ses caresses, je dis au Père que j'avais faim et qu'habituellement chez mes maîtres, les Arabes et les Touaregs, je recevais plus de coups de corde que de morceaux de pain. Le bon Père aussitôt me donna quelques dattes ; lorsque je fus rassasié, j'étais heureux de voir que l'homme blanc, que le missionnaire est l'ami et non le bourreau de ma race ; j'étais content de lui appartenir. Je riais, je chantais, en courant par la chambre et en baisant la main du missionnaire. J'avais été bien malheureux, je pouvais maintenant me réjouir ! A mon entrée dans la maison des Missionnaires, j'ai vu que tout le monde était content ; le bon Père Richard me donna une grosse chemise de laine et m'envoya dans la cour.

Là je vis une quantité d'enfants de mon âge qui jouaient et qui étaient heureux ; ils m'accueillirent comme leur frère, et j'oubliais que jusqu'à cette heure le travail, les coups de corde et de bâton avaient été mon unique partage.

Le Père Richard vint à moi et me dit :

— Tu as eu des maîtres bien méchants ?

— Oh ! oui, méchants, bezzel.

— Et moi, dit le Père, est-ce que je suis bien méchant ?

— Oh ! non, vous, vous êtes bon, bezzel.

— Veux-tu rester avec moi ?

— Oh ! oui, toujours, toujours, oui sidi, toujours !

Alors le Père Richard m'embrassa et me dit que désormais j'étais libre et que je ne serais plus esclave. Depuis ce moment j'apprends à aimer Dieu, et chaque jour je le remercie de m'avoir sauvé de l'esclavage et de m'avoir fait son enfant.

Je savais parler plusieurs langues : d'abord je connaissais la langue nègre, que je parlais dans mon enfance, et je connaissais aussi un peu la langue arabe.

Après avoir été racheté par le Père Richard, je fus envoyé à Tripoli et à Alger pour apprendre le français, on me fit apprendre le catéchisme et on me promit le baptême.

J'aspirais, avec ardeur, après ce jour béni qui allait me faire enfant de Dieu ; tous les jours j'étudiais mon catéchisme et je m'efforçais de comprendre les beautés de la religion catholique. On me fit connaître la sainte Vierge et les saints ; je les aimais beaucoup et les priais de hâter le jour de mon baptême.

Enfin, après trois ans passés chez les bons Pères Missionnaires, au jour de l'an 1882, on me promit le baptême pour le mois de mai, mois consacré à Marie. Je redoublai de ferveur dans mes prières et je me préparai à recevoir ce grand sacrement. Enfin, ce beau jour arriva, je partis de Tripoli pour Malte ; là, S. E. le Cardinal Lavigerie, dans une belle chapelle, me donna le saint baptême et je reçus pour nom, au lieu de Farraghit, celui d'Emmanuel-Bienno. J'avais treize ans et demi. J'étais devenu chrétien, enfant de Dieu et de l'Eglise.

Le jour même de mon baptême je fis ma première communion, j'étais heureux ce jour-là, je vivais avec les anges. Je ne pouvais assez remercier Dieu de la grande grâce qu'il me faisait de me prendre à son service. Je priais, et je prie beaucoup pour les personnes charitables qui ont contribué à mon salut, et qui contribueront au rachat de mes frères, les esclaves.

Maintenant, j'ai seize ans, je travaille avec les Pères pour devenir un jour bon Missionnaire et aller porter la parole du bon Dieu à mes frères d'Afrique qui ne connaissent que Satan. C'est l'aumône des bons catholiques de France et de Belgique qui m'a racheté de l'esclavage ; ce sera encore l'offrande des mains pieuses de ces pays qui rachètera mes frères si nombreux de l'Afrique et les fera devenir enfants du Christ.

Merci mille fois, ô mon Dieu, de votre bonté à mon égard ; je veux employer désormais toutes mes forces et durant toute ma vie, à vous faire connaître et aimer de tous ces cœurs qui ne vous connaissent pas encore. Je suis votre enfant, vous m'avez adopté. Je saurai me rendre digne de conserver

ce titre et j'emploierai tous mes efforts à ramener dans votre sein ces âmes qui ont cependant été rachetées par le sang de votre fils au calvaire.

Voilà comment Farraghit Emmanuel-Bienno a écrit lui-même, et en français, sa vie, avec une naïveté surprenante. Nous avons pu le voir et lui parler longuement; nous avons très bien vu les quinze incisions sur sa figure, tristes marques de son esclavage. Mais ces pauvres enfants, rachetés à leurs maîtres si cruels et devenus enfants des missionnaires, conservent encore longtemps après leur délivrance les impressions de leur captivité. Lorsque Emmanuel, en quittant le sol d'Afrique avec le R. P. Lonail, sentit se mettre en mouvement le vaisseau qui l'emmenait vers un pays inconnu pour lui, il accourut vers le Père en tremblant, et se cachant dans les plis de son burnous, il dit avec effroi : " Père, Père, gardez-moi près de vous, on va me voler pour me vendre encore, je vous en supplie, Père, défendez-moi."

Le bon P. Lonail rassura ce pauvre enfant en lui disant :

— Mon cher Emmanuel, ne crains rien, nous voguons vers la France et la Belgique, où, depuis que Notre-Seigneur est connu et adoré, l'esclavage est à jamais banni. C'est la charité des catholiques de ces beaux pays qui a permis aux Missionnaires de te délivrer de l'esclavage, toi et tant de malheureux frères. Tu viens avec moi vers des contrées où tu trouveras, dans chaque famille catholique, un cœur de père, un cœur de mère et des secours pour aider les Missionnaires.

Ces paroles rassurèrent le pauvre enfant qui se mit à courir de joie sur le pont. Souvent, il regardait au loin devant lui, cherchant le rivage de cette Europe qui devait lui prodiguer tant de bienfaits et lui montrer le bonheur de la civilisation.

Cette âme en sera une de plus qui aimera Dieu et qui chantera ses louanges. Le Ciel bénira la main qui donnera l'aumône aux Missionnaires.

(Fin.)

VOYAGE D'EXPLORATION

D'UN PÈRE DOMINICAIN

— CHEZ LES —

TRIBUS SAUVAGES DE L'ÉQUATEUR

(AMÉRIQUE DU SUD) (1)

XII

LE CAPITAINE PALATE.

J'étais au saint autel et dans un grand recueillement, je vous assure. Cette messe, la première célébrée par moi à Canélos, revêtait à mes yeux une importance exceptionnelle : c'était comme la prise de possession de la Mission. J'y mettais toute mon âme. Les Indiens, curieux d'assister à la messe du Père blanc, se sont massés près de l'autel, à genoux et dans l'attitude la plus édifiante. Les lances, groupées en faisceaux, ont été déposées à la porte de l'église, à l'intérieur cependant. Si les infidèles allaient assaillir pendant les saints mystères, comme cela s'est vu plus d'une fois, il faut que les lances soient là, à leur portée, et qu'à la première alerte, ils puissent tomber sur l'ennemi.

A peine avais-je terminé la lecture du saint Evangile, qu'il se fit un remue-ménage auquel je ne compris rien tout d'abord. C'étaient des bruits de pas, puis des chuchotements, enfin quelques éclats de voix stridents comme le son d'une

(1) Voir Annales de la Prop. de la Foi, No. 39, p. 210, octobre 1889, et No. 40, p. 355, février 1890.

trompette. Mes Indiens, si tranquilles jusqu'alors, se sont levés pour se placer plus bas dans la nef.

Cependant je reviens au milieu de l'autel pour l'offertoire et je me tourne vers le peuple pour le *Dominus vobiscum*.

Quand je vivrais neuf cents ans comme Mathusalem, jamais, non jamais, je n'oublierai le spectacle que j'eus alors sous les yeux ! A deux pas devant moi, au bas de l'étroit marchepied qui conduit à l'autel, à la place occupée naguère par les Indiens, j'aperçois l'être le plus bizarre, le plus extravagant, le plus carnavalesque qu'il soit possible d'imaginer ! J'en suis tout saisi ! Est-ce une hallucination ? Ne serait-ce pas plutôt une apparition diabolique, le terrible *Mungé* des Indiens, qui vient nous assaillir au début de la mission ? Ce n'est rien de tout cela, mais simplement le capitaine Palate ! Ne vous disais-je pas que le grand homme ferait des siennes, qu'il vous réservait une surprise ?

Palate veut être vu, et c'est dans ce but qu'obligeant les Indiens à déguerpir, il s'est placé là, tout près de nous ! Mais Palate est petit, et c'est pour cela que, roulant un énorme billot, il s'y est hissé comme une statue sur son piédestal ! Là, le grand homme est à son aise ; rien ne nous échappera de son auguste personne : ni la chevelure qui a été ramenée en arrière, tressée à la chinoise, parsemée de plumes de colibris ; ni les yeux cerclés de rouge, flambant comme des éclairs ; ni les longs roseaux qui lui traversent les oreilles et s'avancent au-devant du nez, comme les défenses formidables d'un sanglier ; ni le triple collier de dents de tigre auquel des amulettes ont été suspendues ; ni les peintures fantastiques ; ni le vernissage éclatant dont il s'est décoré des pieds à la tête, sur toutes les coutures !

Mais tout cela n'est rien, ce ne sont que des colifichets et jeux d'enfants ! Bien d'autres, dans la forêt, se seront peinturlurés et attifés de la même façon. Palate, comme tous les grands hommes, doit se distinguer du vulgaire par des insignes, des attributs, quelque chose en un mot qui le fasse reconnaître à première vue.

Et que sera-ce donc ? La capote grise de Napoléon ? Non ; Palate n'a pas de capote, c'est trop prosaïque ! Le panache blanc, comme Henri IV ? Non, Palate ne porte ni chapeau,

ni panache, c'est trop pékin ! Un casque comme Alexandre ? Non, Palate ne porte pas de casque, c'est trop gênant. Ce sera donc le sabre-baïonnette dont il étire la poignée de la main droite et dirige la pointe en avant comme s'il voulait nous transpercer ? Non, le sabre-baïonnette est déjà démodé ; c'est de la vieille ferraille... Mais le parapluie et la cravate ! Le parapluie d'alpaga qu'il porte fièrement de la main gauche, qu'il déploie et fait tourner au-dessus de sa tête comme une auréole ; la cravate dont les franges décolorées et fripées lui retombent sur la poitrine, voilà ce qui ne s'est jamais vu, ce qui ne se verra jamais ! Voilà ce qui place Palate infiniment au-dessus de tous les grands hommes passés, présents et futurs ; ce qui le rendra éternellement reconnaissable aux yeux de la postérité !

Dieu, quel spectacle ! un homme nu avec une cravate et un parapluie !... Ce fantôme me poursuit tout le temps de la messe ; j'avais beau faire, j'en étais obsédé. La messe terminée, je me retrouve face à face avec Palate qui, toujours grave et imperturbable, daigne abaisser la pointe de son sabre et fermer son parapluie !

* * *

Mais où et comment cet illustre original s'est-il procuré ce parapluie ? Qui lui a donné l'idée saugrenue de s'en parer comme du signe distinctif de sa dignité ? C'est bien simple. Palate, qui est fort intelligent, aime à s'instruire, et comme rien n'instruit comme de voyager, Palate a pour les voyages une passion effrénée. C'est le plus grand marcheur, le plus intrépide canotier de sa nation. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, Palate a tout vu, tout parcouru. Il sait où vit telle tribu, quelle est sa langue, et quelles sont ses mœurs ; comment s'appelle tel ruisseau, où il prend sa source, dans quelle rivière il se jette. Il a exploré tous les défilés des montagnes, il en connaît les détours, les passes, les moindres ravins. Tout cela est stéréotypé dans son vaste cerveau ; Palate est une géographie vivante ! L'Amazone lui est aussi connu que le Napo et le Pastazza. Que de fois on l'y rencontra descendant le fleuve jusqu'à Iquitos, jusqu'aux

frontières du Brésil, ou le remontant jusqu'à l'Huallaga, et l'Huallaga lui-même jusqu'à sa source s'enfonçant chez les tribus sauvages du Pérou, conduit par la rage de tout voir, de tout savoir ! Pour un rien on le ferait aller en Bolivie, en Patagonie, jusqu'à la Terre-de-Feu !

Or, dans toutes ses pérégrinations, Palate avoue n'avoir jamais rien vu de comparable à Iquitos, et dans Iquitos, ce qui l'a le plus frappé, ce sont les factoreries européennes ou péruviennes, et dans ces factoreries, ce qui l'a le plus émerveillé, ce qui lui a semblé le *nec plus ultra* de la civilisation et du progrès, l'affirmation la plus catégorique, la plus incontestable du génie inventif de la race blanche, c'est le parapluie ! Y songez-vous ? Quelque chose qui s'ouvre et se ferme avec une précision mathématique, qui glisse et s'enroule avec tant de grâce autour d'une canne incrustée de cuivre ou de fer-blanc, garni d'une poignée translucide comme le cristal, qui se déploie sur une si grande surface, où sont en jeu tant de ressorts, d'articulations, de pièces métalliques, tant de lambeaux d'étoffe ; quelque chose qui vous couronne comme d'un diadème, qui vous couvre comme un dais !.....Allons, allons, blanc exécré, prends tout mon or et donne-moi cette merveille ! Et mon naïf sortant de sa *sigra* toute la poussière d'or qu'il y avait amassée pendant des années, échange cette richesse contre le bijou convoité !

Le voilà sur les rives du Bobonaza. Oh ! ce retour de Palate avec son parapluie fut un jour mémorable ; il marquera dans l'histoire de Canélos ! Orgueilleux comme un paon, plus fier et plus dédaigneux que toutes les Majestés de la terre, Palate se présente revêtu de son parapluie : sceptre, diadème, manteau royal, bâton de maréchal, son parapluie lui est tout cela et plus que tout cela ! Le cacique en sèche de dépit, de jalousie ; mais la tribu éclate en exclamations, en cris d'admiration frénétiques. Lorsque l'enthousiasme s'est un peu calmé, Palate place son bijou dans un splendide étui et le suspend dans la partie la plus apparente, la mieux éclairée de son tambo, pour ne plus l'exhiber que dans les circonstances solennelles et, bien entendu, jamais lorsqu'il pleut !

Au reste, si nous voulons faire plus ample connaissance avec l'illustre capitaine, allons sur la place, devant l'église : Palate est là, qui nous attend avec ses Indiens. A peine le grand homme m'a-t-il aperçu, que déjà il est dans mes bras : il m'embrasse, me serre, m'étreint avec furie, au risque d'endommager sa toilette éblouissante et d'imprimer sur les tissus de ma robe, les couleurs encore fraîches dont son corps est badigeonné. Mais il s'agit bien de toilette et de peinture maintenant qu'on tient le Père blanc dans ses bras ! au diable les oripeaux, le sabre-baïonnette et le parapluie ! Le Palate charlatan s'est évanoui en fumée ; c'est le vrai Palate qui se montre maintenant, c'est-à-dire le plus brave des hommes, le plus fidèle des amis.

Aussi la joie qui remplit son âme se traduit de toutes manières et sans qu'il cherche à la dissimuler..... Mais ce qu'il brûle de savoir, c'est comment nous sommes enfin parvenus à nous emparer de Canélos, malgré les Jésuites.

— Ah ! la bataille a dû être terrible, acharnée. Cependant, comment se fait-il que le P. Pérez soit encore ici ? Tu ne l'as donc pas emmené captif dans la forteresse de Quito ? ”

En vain, j'essaie de faire entendre à Palate qu'il n'y a pas eu de bataille, qu'entre religieux les choses se passent autrement, que cela est bon entre Canélos et Jivaros, que d'ailleurs Jésuites et Dominicains sont les meilleurs amis du monde. Palate en revient toujours aux coups d'estoc et de taille qu'ont dû se porter de part et d'autre les conquérants de Canélos. Enfin, pris d'un enthousiasme indescriptible, il se tourne vers ses Indiens et leur fait un récit détaillé du combat qui a dû s'engager entre les fils de saint Ignace et de saint Dominique, bataille terrible qui mit à feu et à sang toute la ville de Quito. Mais enfin la victoire resta aux Pères blancs, et le Pape ordonna aux Jésuites de battre en retraite et de ne plus s'aventurer au-delà du Curaray ! Et cela est dit avec un feu, une profusion de gestes et des cris si perçants, qu'évidemment mon homme se figure avoir pris une part décisive à ce drame mémorable. Les Indiens écoutent bouche béante, puis les applaudissements éclatent.

“ *Asi, asi, Palate* : oui, oui, c'est cela, Palate. ”

Le P. Pérez et moi, nous nous pâmons de rire !

XIII

QUELQUES PAGES D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.—CANÉLOS ET JIVAROS.

Pendant que Palate gesticule à perdre haleine et met toutes les têtes en effervescence, le soleil monte peu à peu vers son zénith et boit la vapeur d'eau qui nous cache l'horizon du côté de la Cordillère. Bientôt nous nous trouvons en présence du plus splendide panorama de montagnes que le regard de l'homme puisse embrasser. Toute la Cordillère orientale se déroule sous nos yeux avec ses pics, ses volcans et ses glaciers. Nous en suivons le profil dentelé et crénelé depuis la Sangai et l'Altar, au sud-ouest, jusqu'au Cotopaxi, au nord-ouest. Quel spectacle ! Les glaciers, recevant de face les feux du soleil, étincellent comme des coulées de lave incandescente. Deux volcans, des plus actifs qu'il y ait sur le globe, le Sangai et le Tanguragua, lancent vers le ciel des colonnes d'une fumée rougeâtre ; fouettés par le vent, ces tourbillons de fumée se tordent comme des serpents, montent en spirales ou retombent sur le cratère comme un nuage chargé de tempêtes. Il semble que nous soyons revenus aux premiers jours de la planète, alors que les montagnes mal afferemies et récemment lancées dans l'espace par les poussées formidables du feu intérieur, percées de cratères, gercées de crevasses immenses, vomissaient à flots les matières en fusion.

Tout l'espace qui nous sépare de ces montagnes est occupé par la forêt vierge. Bosselée d'innombrables collines dont les cimes verdoyantes s'abaissent et se relèvent comme les vagues de la mer, traversée çà et là par des Cordillères de second ordre, dont les rameaux capricieusement distribués se croisent dans toutes les directions, cette forêt nous apparaît comme un océan de verdure sillonné de vaisseaux gigantesques !

L'horizon de Canélos est donc d'une magnificence sans égale. Toutefois ce site admirable mérite encore d'attirer

l'attention, à un point de vue bien différent, mais que la proximité des tribus infidèles ne permet pas de passer sous silence. Canélos est une position défensive de premier ordre.

Adossée, par le nord, à l'Huagra-Urcu, massif montagneux au pied duquel coule le Villano, la colline de Canélos est cernée sur toutes ses autres faces par le Bobonaza ; c'est une presqu'île. Les ennemis peuvent se présenter : d'où qu'ils viennent, où qu'ils attaquent, ils auront fort à faire. Du côté du nord, il leur faudrait faire de longs détours, passer à gué le Bobonaza ou le Villano, s'emprisonner entre les deux grandes rivières et leurs nombreux affluents : jamais ils n'ont commis une pareille imprudence. Obligés de battre en retraite, ils se seraient trouvés aux prises avec des difficultés inextricables ; surtout si les rivières étaient débordées, la moindre déroute serait devenue un désastre. C'est donc par le sud, l'est ou l'ouest que les infidèles peuvent attaquer Canélos et encore à condition que le Bobonaza soit guéable ; or, il est souvent débordé. Puis, fût-il guéable au moment de l'attaque, rien ne prouve qu'il le sera encore quand sonnera la retraite : d'heure en heure, le niveau de ces rivières monte ou descend. Les Jivaros y regarderont donc à deux fois avant de passer ce fleuve large et rapide. D'ailleurs, ce fleuve n'est pas le seul qu'il faille traverser ; il a, pour l'appuyer, comme une arrière garde, comme une armée de réserve, de nombreux affluents. Quelques-uns, comme le Tinguisa et le Parayacu, débouchent à Canélos même et viennent encore compliquer la difficulté.

Trop d'avantages réunis font donc de Canélos un séjour inappréciable, pour que le hasard ait seul présidé au choix qui en fut fait par la vaillante tribu.

Avant tout, sachons y voir la main de Dieu. Attentive au nid de l'oiseau, au berceau de mousse qu'il se construit sous le feuillage, la Providence se désintéressera-t-elle d'un peuple, l'abandonnerait-elle à ses courtes vues, dans une chose aussi grave, aussi capitale que le choix d'un territoire ? Dans l'ordre des causes humaines, rien peut-être n'aide ou ne contrarie la prédestination d'un peuple comme son pays : génie, caractère, institutions, tout cela tient par mille racines au sol que nous foulons aux pieds, à la configuration

matérielle de la patrie, à sa position géographique, aux peuples qui l'avoisinent. Or la prédestination de cette tribue, sa mission providentielle, était de servir de rempart aux chrétiens futures, d'assurer leur sécurité au prix de son sang; c'était d'être le fléau de Dieu contre le Jivaros renégat et homicide, de réprimer son insolence, de venger l'honneur du nom chrétien! Pour cela, il la fallait aux avant-postes, assez près de l'ennemi pour surveiller ses agissements, assez éloignée de lui pour n'en pas subir le contact impur et démoralisateur. Dieu, dans son amour, lui destina donc cette colline, que sa position géographique et la distance de quatre à cinq jours seulement qui le séparent du Pastazza désignaient d'avance aux grandes choses qui devaient s'y accomplir.

Après Dieu, les auteurs de cette importante fondation furent les Dominicains dont nous avons parlé. Des documents inconnus, exhumés des archives de la ville de Quito, nous ont appris leurs noms et leur histoire. Nous y avons vu que Canélos ne se fit pas en un jour, que cet enfantement fut laborieux et dura des années. Comme le peuple de Dieu, avec lequel il devait avoir plus d'un trait de ressemblance, ce petit peuple fidèle eut son exode, ses épreuves et de rudes combats à soutenir, avant d'entrer dans la terre promise de Canélos.

La première bénédiction de Dieu sur lui fut son baptême; cette tribu fut la première baptisée de toutes les tribus indiennes de l'Equateur! Ce grand événement s'accomplit en 1581, cinquante-deux ans avant l'apparition des premiers Franciscains sur les rives de Putumayo, de l'Aguarico et du Napo, au nord; cinquante-trois ans avant la conquête du Haut-Amazone par le capitaine Don Diego Baca de Vega et la création de la célèbre mission de Maynas (1) par la Compagnie de Jésus.

Quatre Dominicains du convent de Quito : les PP. Valentin

11) La mission de Maynas s'étendait sur les deux rives de l'Amazone, remontant le Napo jusqu'à l'embouchure du Coca et du Pastazza jusqu'à Andas. La résidence principale des missionnaires était à la Laguna, sur la rive droite du Marañon. L'expulsion des Jésuites en 1767, jeta le désarroi dans cette magnifique mission qui ne tarda pas à décliner. Rien ne venge mieux les religieux expulsés

de Amaya, Baltazar Quintana, Diégo de Ochoa, et Sébastien Roséro, mus par la grâce qui fait les apôtres, descendirent en même temps les rives du Pastazza et se répandirent dans la forêt à la recherche des infidèles.

Dieu ne tarda pas à récompenser leur zèle et bénir leurs travaux. Cinq familles de Gaès ou Gayès, vivant sur la rive droite du Pastazza, en face de la plaine de Barrancas, se présentent au P. Amaya et implorent la grâce du baptême. Le Père les instruit et verse l'eau sainte sur leurs fronts. Ce fut le premier germe de la chrétienté de Canélos.

Le P. Quintana, instruit de ce grand événement, accélère sa marche en avant, et descend dans l'immense plaine de Barrancas. Là, il ren contre, dispersée dans les bois, une petite tribu d'Ymundas qu'il catéchise et parvient à convertir.

De son côté, le P. Ochoa fait la conquête pacifique des Gallingos. Les vieilles chroniques nous le représentent descendant de Penday sur les rives du Pastazza, à la tête de ses néophytes, les fusionnant avec les Gaès et fondant sur la rive gauche du Pastazza, à l'embouchure du Pindo, le premier village chrétien dont il soit fait mention dans les annales de cette contrée. On l'appela Caninché. En même temps que lui, le P. Roséro revient à la tête de la tribu des Santès ou Santis, recueille au passage les débris de la tribu des Ymundas que la petite vérole venait de décimer et agrège tous ces éléments nouveaux au noyau primitif de Caninché. Tous alors, d'un commun accord, décidèrent de prendre le nom de Canelos, parce que, dit la chronique, il y avait dans cette contrée une multitude de canueliers (en espagnol *canélos*). Cette circonstance valut au P. Roséro le titre de fondateur de Canélos.

Ce premier Canélos dura peu. Les Jivaros lui déclarèrent la guerre aussitôt qu'ils soupçonnèrent son existence, guerre sans trêve ni merci et qui, vu l'infériorité numérique des nouveaux baptisés, devait aboutir à un écrasement. On

que le Mémoire rédigé en 1785 par le gouverneur de la province de Maynas. Il a pour titre : *Descripción del gobierno de Maynas y misiones en el establecidos*, por el coronel Don Francisco Requena y Herrera, gobernador de Maynas, comandante general, etc.—Ce mémoire fut rédigé sous les ordres du roi ainsi que plusieurs autres, également conservés aux archives de Quito.

se mit donc en marche vers une terre plus hospitalière, et on s'arrêta à quelques jours de distance, sur la colline de Chantoa, à quelques heures à peine du Bobonaza. On y fit un village, et ce fut le second Canélos.

Ce village avait un grave défaut qui le fit bientôt abandonner par ceux-là même qui l'avaient fondé : il se trouvait situé à une trop grande distance du Bobonaza ; dès lors la pêche était difficile et on ne pouvait surveiller les pirogues laissées sur la rive.

Pour remédier à ces inconvénients, on résolut de s'établir sur le bord même de la rivière ; mais ce lieu était malsain : une épidémie de fièvre paludéenne se déchaîna, qui décima la tribu. Ce fut alors que, passant la rivière et gravissant la colline voisine, on en choisit le sommet comme lieu de résidence. C'était un vaste plateau couvert de canneliers. Au centre s'élevait un monticule, sorte de mamelon d'où l'on apercevait au loin toutes les sinuosités du Bobonaza, les moindres recoins de la vallée. Les Pères missionnaires qui présidaient à tout, firent abattre cette forêt touffue et planter les bosquets merveilleux dont nous avons parlé. Quelques jours suffirent pour édifier la pauvre église, le convent et les tambos destinés aux Indiens. La Vierge du Rosaire, qui avait suivi ou plutôt dirigé sa tribu des rives du Pastazza à Chantoa, de Chantoa à Canélos, fut placée avec amour dans le pauvre sanctuaire où nous la retrouvâmes en arrivant.

Ce fut le Canelos définitif, celui que Dieu destinait à sa tribu, celui qu'elle a su défendre et sauvegarder jusqu'à ce jour par de véritables prodiges de valeur.

La tribu de Canélos est d'origine jivaros. Les premiers éléments en furent recueillis sur la rive droite du Pastazza et la zone adjacente sur laquelle les Jivaros ont toujours régné sans conteste.

Au reste, quand l'histoire se tairait sur ce point, la physionomie si ressemblante des deux peuples ne permettrait pas d'en douter. Comme leurs voisins, les Indiens de Canelos ont les yeux vifs et mobiles, le nez aquilin, les lèvres habituellement serrées et, pour peu qu'ils s'animent, frémissantes, l'air dominateur et légèrement arrogant. C'est la même vivacité, le même parler strident et précipité, la même

taille, la même force physique, la même habileté dans le maniement de l'arc et de la lance, la même bravoure et, il faut bien l'avouer, souvent, hélas ! la même cruauté. La maxime juive : *œil pour œil et dent pour dent*, leur sert de règle de conduite. "Les Jivaros massacrent nos femmes et nos enfants, nous massacrons ses femmes et ses enfants," et l'extermination commence. S'ils sont habiles et rusés dans la guerre, ils sont quelques fois fourbes et déloyaux. Le Jivaros leur ayant souvent manqué de parole et tendu des pièges où leur bonne foi s'est laissé prendre, ils en concluent que tout est permis contre lui, que toutes les armes sont de bon aloi, et que les guets-apens les plus affreux rentrent dans les règles d'une saine tactique. En un mot, l'honnêteté du but qu'ils poursuivent et la justice de leur cause leur dissimulent souvent la laideur des moyens qu'ils emploient. Bien des philosophes les excuseraient, beaucoup de politiques les acclameraient ; mais la morale chrétienne ne peut que réprouver ces procédés barbares et déloyaux.

D'ailleurs, leur christianisme, pour sincère et militant qu'il soit, n'est guère qu'à l'état d'instinct, de force inconsciente ; ce qu'ils en savent se réduit à rien, et lorsqu'il s'agit de leur en apprendre les premiers éléments, ils se montrent d'une paresse, d'une nonchalance, d'un mauvais vouloir désespérant. Les enfants seuls font exception. Je ne sais rien d'intelligent et d'aimable, de docile et de sympathique, comme le jeune indien de Canélos ! Les adultes nous feront verser bien des larmes amères, mais les enfants seront notre consolation. Sur eux repose l'avenir de la mission.

En somme, ces natures sauvages n'ont de goût que pour la chasse, la pêche et la guerre. Tout travail leur pèse, leur est insupportable ; le Père leur demande-il un service, si simple, si aisé qu'il soit à rendre, de suite les visages s'allongent, les fronts s'assombrissent, les murmures éclatent. Si l'on insiste, mes hommes prennent leur élan et disparaissent dans les bois. L'égoïsme froid et cruel qui caractérise le Jivaros n'est donc que trop vivace encore dans leurs cœurs.

Néanmoins, gardons-nous de les confondre avec leurs barbares ennemis. Si leur transformation est loin d'être complète, elle est suffisante pour que personne ne puisse s'y

méprendre ni les assimiler à cette race odieuse. Ils en ont d'ailleurs répudié les pratiques les plus immorales, celles qui font du Jivaros un être à part, une catégorie irréductible dans l'ensemble des nations indiennes. On ne verra jamais l'Indien de Canélos piétiner ni déshonorer ses victimes, encore moins leur couper la tête pour s'en faire des trophées. Le Jivaros, lui, se fait un métier de couper les têtes et de les disséquer. Il tue pour tuer, sans autre motif déterminant que son caprice; il tue froidement, lâchement! Si le chrétien ne se rencontre pas sous la pointe de sa lance, ce sera quelqu'un de sa tribu, un être inoffensif, un parent, un ami; ce sera l'une de ses femmes; ce sera sa vieille mère. Lorsque la soif du sang lui brûle la gorge, lui ronge les entrailles, il faut la satisfaire, et pour la satisfaire, jamais il ne recule devant le meurtre, le carnage.

Par ailleurs, s'il est impossible de rencontrer des peuples plus soupçonneux, plus défiants, plus divisés que les Jivaros, en revanche, il n'est pas de tribu plus unie, plus fraternellement dévouée, qui pratique mieux la solidarité que celle des Canélos. Le vol, la trahison, la vengeance, sont choses inconnues sur les rives du Bobonaza. La tribu ne forme, pour ainsi dire, qu'une famille où le mien et le tien sont supprimés; on peut entrer à toute heure du jour et de la nuit dans le tambo du voisin, s'y installer comme chez soi, cueillir le yucca et les bananes de sa chagra; rien n'est plus naturel: cela va comme de soi: entre Canélos on n'y regarde pas de si près. Ces bons enfants accordent la même liberté aux Indiens catholiques des autres tribus, lorsqu'ils traversent leur territoire; ils ne sont durs qu'aux blancs, terribles qu'aux Jivaros.

La polygamie, si enracinée chez les Jivaros, n'a pas un seul adepte parmi nos Indiens. S'ils se marient tard, s'il est difficile de les amener à cet acte protecteur de la moralité, ils en respectent au moins scrupuleusement les lois, quand il est accompli. Le mariage est accepté avec toutes ses conséquences, la fidélité conjugale rigoureusement observée. Le jour où nous les aurons amenés à se marier plus jeunes, et dès l'âge de quatorze ou quinze ans, comme cela se fait au Napo et au Guraray, nous aurons supprimé la cause de

presque tous les crimes et régénéré cette tribu. L'infanticide n'aura plus sa raison d'être.

On peut encore sans doute reprocher à ces Indiens l'éducation déplorable qu'ils donnent à leurs enfants, l'absence absolue de surveillance et de répression, leur manque de tenue vis-à-vis d'eux ; ces défauts sont communs à toute la race indienne. Mais qu'il y a loin de là aux désordres honteux qui déshonorent les familles Jivaros !

La famille Jivaros est une école de tous les vices, un réceptacle de toutes les turpitudes, où la débauche la plus éhontée s'étale sans retenue ni vergogne, où les instincts les plus dépravés s'assouvissent sans frein ni voile. Les femmes y sont tenues dans la plus étroite servitude : elles sont des esclaves et rien que cela, esclaves pour le plaisir, esclaves pour le travail. Il faut plier, sinon la lance est là, terrible, et les malheureuses savent ce qu'il en coûte de déplaire à leur maître. La plupart d'entre elles ont été conquises à main armée. Presque toutes les guerres que les Jivaros entreprennent n'ont pour but que d'acquérir de nouvelles épouses.

L'enfant naît et grandit dans ce milieu. Dès l'âge le plus tendre, il est témoin des orgies où l'on boit, où l'on s'enivre, où l'on s'abandonne à tous les vices. Il apprend à mépriser sa mère en la voyant en butte aux insultes et aux mauvais traitements du barbare qui se dit son époux, quand il n'est que son impitoyable bourreau.

Au retour des embuscades, des expéditions militaires, des enlèvements à main armée, le père se présente devant les siens, chargé de têtes sanglantes et livides. Dans le tambo, l'allégresse est alors sans pareille, la joie tient du délire. Femmes et enfants s'empressent autour de ces hideux trophées ; eux aussi veulent les voir, les toucher, les insulter, les couvrir de crachats.

L'enfant aide son père dans la hideuse besogne de disséquer ces têtes, en attendant de couper, à son tour, les têtes de ses ennemis. Lorsque la tribu célébrera la fête des têtes coupées, lorsque s'exhiberont en public ces trophées ignominieux et qu'une procession de gens ivres et d'assassins les poursuivra de ses quolibets grossiers et de ses malédictions,

l'enfant sera là encore, témoin de saturnales qui feraient horreur au tigre et au chacal.

* * *

A côté de ces brutes à face humaine, on rencontre des tribus Jivaros plus morales et plus pacifiques.

L'une d'elles sauva même Canélos d'une destruction totale. En 1775, une épidémie de petite vérole s'abat sur la contrée et décime la tribu. Quel désastre, si les Jivaros, sans cesse aux aguets, ont vent de ce malheur ! Ils vont, à l'improviste et en masse, fondre sur Canélos et exterminer sans peine ce qui reste de la vaillante tribu !

Le P. Mariano de los Reyès, chargé de la mission à ce moment critique, tremble pour ses néophytes. Déjà le découragement envahissait son âme, quand se présente aux abords du village une tribu peu nombreuse de Jivaros venue des rives du Pastazza, précédée de ses fibres et de ses tambours. Cette arrivée subite jette l'alarme dans cette population de malades et de convalescents.

Cependant des députés s'avancent, revêtus des insignes de la paix. On les conduit au Père missionnaire :

“—Enfants, que voulez-vous ?”

“—Nous demandons pour notre tribu la faveur d'habiter Canélos et de devenir chrétiens !”

Cela tient du miracle, on a peine à y croire ! Mais le caci-que arrive à son tour ; il exprime le même désir, dissipe tous les doutes et met le comble à l'allégresse générale. La fusion des deux tribus est décidée, séance tenante ; Canélos est sauvé !

Le Père de los Reyès, transporté de joie, en écrit aussitôt au Président et surintendant de la province de Quito. L'émotion est telle dans les sphères gouvernementales, que le lieutenant gouverneur d'Ambato, Don Pedro Fernandès Zéballos, reçoit l'ordre de partir sans retard pour Canélos et d'adresser un rapport au gouvernement sur cette grave affaire. Le gouverneur se met en route, en compagnie du P. Joseph Norona, prédicateur général, et du P. Joseph Andosilla, envoyés au secours du P. de los Reyès.

Le voyage dure longtemps et plusieurs accidents tragiques en attristent le cours. L'un des guides est emporté par le courant du Sciuna et jeté contre les récifs, on l'en retire à moitié mort; un autre se noie en passant le Bobonaza, à deux pas de Canelos. N'importe, rien n'effraye la brave troupe. On arrive enfin, on constate *de visu* le grand événement annoncé par le P. de los Rêyes; les néophytes sont comblés de cadeaux, et on adresse au gouvernement un long et important Mémoire.

Une alliance étroite et loyalement gardée de part et d'autre, unit aujourd'hui même Canelos avec les Jivaros de l'Uchual. Ces derniers ont leurs tambos au sud-est, entre le Bobonaza et le Pastazza, presque en face de Sarayacu. Cette alliance, en rapprochant les deux peuples, en abaissant les barrières mutuelles qui les séparaient, facilitera singulièrement la prédication de l'Évangile chez les infidèles. Déjà quelques tambos de Jivaros alliés se montrent sur les rives du Bobonaza; nous en rencontrâmes plusieurs entre Pacayacu et Sarayacu, et ce qui est plus significatif encore, sur la rive gauche du Bobonaza. Voilà qui est de bon augure, et nous promet des néophytes dans l'avenir.

* * *

Ces alliances prouvent jusqu'à quel point la situation est menaçante du côté des Jivaros de Macas et de leurs alliés du sud. Le péril est de tous les jours.

Où qu'il soit, l'Indien de cette région est toujours armé. Il ne se sépare jamais de la longue et redoutable lance d'acier à la hampe de chonta; souvent il y joint la sarbacane et le carquois de flèches empoisonnées. La dextérité de nos Indiens dans le maniement des armes est vraiment extraordinaire. Plusieurs fois je les fis parader en ma présence pour me donner le spectacle d'une petite guerre.

“—Enfants, enfants! voici le Jivaros! sus aux infidèles!”

Aussitôt retentit un cri formidable, les lances brillent, les larges rondaches de bois incorruptible se déploient; tous se précipitent en avant, sur le bord du plateau, pour défendre l'entrée du village et rejeter l'ennemi dans la rivière. Alors

se sort des bonds, des cris, des rugissements, des assauts si rapides et si furieux que la meute la plus acharnée, la plus bruyante, ne donne pas idée de la frénésie qu'ils mettent à ces combats. Les lances volent, il en jaillit des éclairs; les coups qu'ils portent sont si serrés et si violents qu'il semble impossible que l'ennemi puisse même se mettre en garde. Le voici donc obligé de lâcher pied, et des hourras frénétiques accueillent sa retraite. Cependant sa défaite n'est pas encore consommée; il ne renonce pas entièrement à la lutte. Repoussé du plateau, il se répand en tirailleurs sur la lisière de la forêt, se dissimule dans les buissons et derrière les arbres. Nos Canélos se lancent à sa poursuite; mais, accueillis par une grêle de flèches, ils se voient obligés de battre en retraite et de modifier leur tactique. Si large que soit le bouclier (il a plus d'un mètre de diamètre), il ne suffit plus à les couvrir, et toute blessure est mortelle! Que vont-ils faire? au signal donné, tous mettent un genou en terre, lèvent le bras gauche et déploient le bouclier au-dessus de leur tête. C'est la célèbre voûte en tortue dont il est si souvent question dans les guerres de l'ancienne Rome! Le Jivaros peut décocher toutes les flèches de son carquois; décrivant une parabole, elles viendront s'émousser contre la surface dure et luisante des boucliers.

Ils sont là, ramassés comme des fauves, prêts à bondir, comprimés comme des ressorts, l'œil fixé sur l'adversaire dont ils observent tous les mouvements. S'il avance la tête, s'il se découvre la poitrine ou les épaules, s'il se démasque maladroitement, il est mort! La terrible lance du Canélos vole et siffle comme un javelot, elle ne manque jamais son but! J'ai vu des Indiens atteindre, à quinze et vingt mètres, le point de mire désigné par moi sur un trouc d'arbre; et ce point de mire n'excédait généralement pas les dimensions d'une pièce de cinq francs! La lance s'y clouait avec tant de force que j'avais peine à l'arracher.

Enfin l'ennemi, assailli si vigoureusement, se replie. Il n'est que temps: déjà retentissent sur ses derrières les cris de mort des Canélos qui l'ont tourné dans l'espoir de lui couper la retraite et de le jeter dans le Bobonaza.

Sans doute ce n'était qu'un simulacre de guerre, mais ce

simulacre était plus que suffisant pour me donner une idée des luttes horribles qui ensanglantent ces forêts.

Au reste, chez ces peuples, l'idée de la guerre ce mêle à tout, domine tout ; c'est une idée fixe dans la force du terme, rien ne se fait qui n'en porte l'empreinte.

* * *

Le tambo, celui du Canélos comme celui du Jivaros, est une place d'armes, une forteresse, où tout est combiné pour la défensive. Il est généralement très grand (j'en ai vu pouvant contenir jusqu'à deux cents personnes) et divisé en deux ou trois compartiments par des palissades de chonta. Le mur d'enceinte est également formé d'une palissade qui en garnit toute la hauteur. Les portes elles-mêmes (et il y en a toujours deux, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière), les portes ne sont autre chose que des tiges de chonta mobiles. Rien ne les distingue extérieurement de la palissade qui les avoisine. Pour pratiquer une ouverture et entrer dans le tambo, il suffit de les faire glisser l'une sur l'autre ou de les rapprocher très étroitement. L'ennemi, attaquant presque toujours de nuit, sera fort embarrassé pour trouver la porte du logis ; ce qui n'aurait pas lieu s'ils la faisaient en planches ou en cuir. Pendant qu'il explore la palissade en tout sens, la famille investie a le temps de se réveiller et de se préparer à la lutte.

Sous le toit de feuillage, et sur les poutres de bambou, sont placées de longues et larges planches allant d'une extrémité à l'autre du tambo. Sur ces planches se trouvent des jarres immenses remplies d'eau. Lorsque le Jivaros, embusqué dans les buissons voisins, décochera ses flèches incendiaires et que l'étope embrasée incendiera le toit de feuillage, pendant que les hommes armés de la lance ou de la sarbacane lutteront aux portes ou le long de la palissade de leur tambo assiégé, les femmes s'empareront des jarres et éteindront l'incendie partout où il se produira.

Ils sont là trois, quatre et jusqu'à six ménages dans le même tambo. Chaque ménage a son lit, un seul ; et au pied du lit, ses armes et son foyer. Le lit consiste en claies de

bambou portées sur des traverses de bois ; le foyer est formé de trois pierres mobiles que l'on approche à volonté de manière à s'en servir comme de trépied.

Au pied du lit se trouvent les lances, les sarbacanes et les carquois toujours remplis de flèches empoisonnées.

Toutes ces armes sont façonnées par l'Indien lui-même, et il est passé maître dans cette fabrication. Il se fait des lances de chonta qui ont l'acuité et la résistance de l'acier.

Les sarbacanes, longs tubes dont l'embouchure ressemble à un pavillon de clarinette, se composent de deux demi-cylindres de chonta rapprochés et collés. Quelques-unes mesurent jusqu'à trois et quatre mètres de longueur. Un petit caillou blanc incrusté à leur extrémité sert de mire. C'est en soufflant dans ce tube que l'Indien lance ses flèches les plus meurtrières.

Ces flèches sont de simples aiguillettes de bois finement aiguës ; elles mesurent à peine un décimètre et demi. La partie extrême de la tige est garnie d'une bourre de coton extrêmement soyeuse qui est fournie par le bambou. La pointe est trempée dans un poison d'une rare violence. Est-ce le *curare* ? D'aucuns l'affirment. Les Indiens l'appellent *ticuna*, du nom de la tribu qui a su conserver jusqu'ici le secret et le monopole de cette fabrication. Les Ticunas habitent l'Amazone ; c'est donc de cette partie extrême du territoire qu'arrive à Canélos ce terrible engin de destruction. Chaque année les Canélos entrent en campagne et vont chercher le poison ; ce sont eux qui en font ensuite la distribution aux autres tribus chrétiennes. La violence de ce poison est inouïe ! Sur les oiseaux, les singes et les quadrupèdes de taille moyenne, les effets sont foudroyants ; les fauves et les quadrupèdes de grande taille succombent après huit ou dix minutes d'agonie. Une goutte de ce fluide suffit à l'Indien pour empoisonner plusieurs centaines de flèches !

La sarbacane (*pucuna*) est le fusil de l'Indien, fusil qui a pour âme les poumons du chasseur, son souffle pour force impulsive ; fusil qui atteint le but avec une précision mathématique et sans le moindre bruit. La portée de la sarbacane est en raison de sa longueur et du souffle qu'on y introduit. Un Indien robuste et armé d'un long tube atteint facilement

la cime des plus grands arbres, où ses yeux de lynx ont aperçu le colibri, qui tombe percé de la flèche inexorable.

XIV

LE CAPITAINE CHARUPÉ

Les deux peuples ennemis, Jivaros et Canélos, ont chacun leur capitaine. Celui des Canélos, l'illustre et original Palate, nous est déjà connu ; mais nous n'avons encore rien dit de Charupé, capitaine des Jivaros.

Que dire de cet homme que tant de forfaits ont déjà rendu célèbre ; que tant d'orgueil, de bassesses et de crimes ont élevé au premier rang parmi ceux de sa tribu ? Un mot le résume, un mot qui explique tout, et la haine atroce qu'il porte aux tribus chrétiennes dont il a juré l'extermination, et l'orgueil farouche et stupide qui le rend insupportable à ceux même qui subissent sa domination, et la fourberie qui est l'un de ses moyens préférés, et la cruauté froide et féline dont il use envers ses ennemis : c'est un renégat.

Presque tous les Jivaros de la région de Macas, Mendez et Gualaquiza sont fils de renégats ; l'apostasie de leurs ancêtres remonte à la fameuse révolte de 1699. Ils secouèrent deux jougs d'un seul coup, celui des Espagnols qui était dur et injuste, celui de Dieu qui n'était que douceur et charité, mais qu'ils ne surent pas distinguer du premier.

Charupé avait donc dans ses veines le sang d'un apostat, il voulut prouver qu'il en avait aussi les sentiments dans le cœur !

Les habitants de Riobamba n'ont sans doute pas oublié les fêtes pompeuses qui accompagnèrent le baptême de Charupé. On disait merveille du jeune néophyte ; on vantait son intelligence, sa docilité, sa piété ; on voyait en lui le futur apôtre de la nation jivaros. Son baptême n'était que la première gerbe d'une moisson nouvelle dont tout le monde célébrait l'importance. Il fut administré par l'évêque en personne, et le néophyte promené à travers la ville sur un cheval richement caparaçonné.

Or mon drôle n'eût pas plutôt reçu l'eau sainte sur son front de réprouvé, recueilli les riches offrandes que lui firent les âmes pieuses, que, riant au nez des naïfs qui l'avaient comblé, tournant casaque et donnant son âme au diable, il déserta Riobamba pour Macas, et Macas pour sa forêt !

Là ses instincts de Jivaros pacha font aussitôt explosion, et, du premier coup, il se donne le luxe d'un sérail. Dès lors, son cœur implacable se trouve partagé entre deux haines inextinguibles : la haine des blancs qui furent ses bienfaiteurs, des chrétiens qui furent ses rédempteurs. Toutes les ressources de cet esprit merveilleusement inventif, tous les ressorts de cette infatigable activité sont employés à satisfaire cette double haine. Il a su quintessencier en sa personne toutes les aspirations de sa race, les exalter, s'en faire le champion, le porte-drapeau. C'est à cela qu'il doit l'ascendant dont il jouit dans sa tribu où personne ne l'aime, mais où tout le monde le craint !

Depuis que Charupé règne en maître sur la rive droite du Pastazza, la guerre s'est ravivée plus furieuse que jamais entre Jivaros et Canélos ; un duel à mort se poursuit entre les deux peuples. Les Jivaros ont pour eux le nombre, — ils sont dix mille hommes de guerre, — la férocité qui les caractérise, la félonie qui est leur tactique préférée. Les Canélos ont leur foi ardente bien qu'obscur, leur vaillance et la protection de Celui pour lequel ils combattent ; avec leurs alliés de l'Uchual, ils sont à peine cinq mille hommes de guerre.

Malgré la disproportion par trop grande dans le nombre des combattants, toutes les attaques directes des Jivaros contre Canélos ont échoué jusqu'ici. Ce n'est cependant pas faute d'habileté de la part des infidèles. Au lieu de se répandre dans la forêt à la recherche des tambos et d'exterminer en détail ce qui aurait le grave inconvénient de disséminer leurs forces, ou, s'ils marchaient ensemble, de retarder leurs opérations en laissant à l'ennemi le temps de se rassembler et de livrer bataille, ils attendent que la mission ramène la population au village. Alors ont lieu les fêtes où l'on boit, où l'on danse, où l'on s'enivre jusqu'à perdre tout sentiment,

où l'on tombe ivre-mort. Le Jivaros sait cela et il en profite. Il s'avance avec précaution jusqu'aux bords du village. Quelle fortune ! Des pirogues ont été oubliées sur la rive ; le fleuve peut border maintenant ; quoi qu'il arrive, la retraite est assurée !

Cependant il écoute si le tambour bat ses marches monotones. Oui. Alors, attendons, ce n'est pas encore le moment. S'ils boivent et dansent, cela prouve qu'ils ne sont pas absolument incapables de se défendre. Attendons ! Et il se blottit dans les fourrés comme la panthère. Tout à coup le tambour se tait, un silence de mort plane sur le village endormi. Alors les fauves bondissent : leurs yeux de chat-tigre et l'odeur alléchante de la chair vivante les guides aussi sûrement que les torches de copal ; ils tombent au milieu des dormeurs et le carnage commence.

Canélos fut ainsi assailli plusieurs fois, mais Dieu ne permit jamais que les prévisions, hélas ! si fondées des Jivaros, trouvassent leur accomplissement. Ces hommes, qu'ils croyaient ivres-morts, tombèrent sur eux avec une telle impétuosité qu'ils eurent à peine le temps de redescendre la colline au pas de course, et vite ils se jettent dans les pirogues.

La dernière attaque eut lieu en plein jour. Cela sortait tout à fait des habitudes des Jivaros ; ils n'en furent pas plus heureux. A la première alerte, les tambours se vidèrent, les hommes se cherchent, se réunissent, se massent sur la place, la lance au poing, couverts du bouclier. Femmes et enfants courent à l'église, la sarbacane sur l'épaule, le carquois au côté ; et la bataille commence. L'ennemi, qui ignorait ce singulier déploiement de forces, s'élançe tout à coup des masses de verdure qui confinent à l'église, du côté de l'est. Aussitôt une grêle de flèches empoisonnées siffle à travers la palissade de chonta, jette la terreur et la mort dans ses rangs. Témoins de son épouvante, les Canélos bondissent sur lui la lance au poing, l'obligent à lâcher pied et à se précipiter vers la rivière. Elle était guéable, et ce fut son salut ; sinon pas un seul n'eût échappé.

Helas ! les villages établis autour de Canélos, auquel ils servaient d'avant-postes, n'eurent pas la même fortune.

Deux d'entre eux, Pacayacu et le Pindo, furent littéralement anéantis. La ruine de Pacayacu remontant à une vingtaine d'années, je ne reviendrai pas sur ce lugubre événement, de crainte de surcharger mon récit. Au reste, le village a été repeuplé par une colonie de Canélos ; nous le rencontrerons bientôt sur notre route.

La destruction du Pindo est toute récente : cela remonte à peine à quatre ans. La plaie est encore vive au cœur des Canélos, voilà pourquoi nous en parlerons ; ou plutôt, laissons la parole à Palate lui-même.

* * *

Palate, qui ne me quitte pas d'une semelle depuis notre fameuse rencontre au pied de l'autel, montre du doigt, dans la direction de l'ouest, l'une des hautes collines au pied desquelles coule le Puyo-yacu.

— Père, c'était là ! Ecoute bien ce que je vais te dire, car je suis allé et j'ai tout vu. Tous les Indiens s'étaient rassemblés pour la fête, et ils avaient bu, bu, bu !!! Puis ils s'étaient couchés par terre comme des brutes. Tu sais bien que c'étaient des Jivaros ; beaucoup parmi eux n'avaient pas encore reçu le baptême, mais tous le désiraient. C'est ce qui excitait la colère de Charupé. Il était là, avec ses infidèles dans les broussailles, aiguissant ses griffes comme le tigre. A minuit, le voilà qui s'avance, qui enveloppe le village, force la porte des tambos Père ! Père ! pas un seul n'échappa, pas un seul ! Hommes, femmes, enfants, tout fut massacré, tout, tout ! et les tambos incendiés ! ”

Puis se ravisant :

— Je me trompe, Père, un seul parvint à s'échapper, un seul ! Tiens ! le voici, regarde ! ”

Et il me présente un Indien d'une trentaine d'années, à l'air timide et embarrassé.

— Père, il est encore infidèle, mais tu le baptiseras ; n'est-ce pas que tu le baptiseras ?

— Oui, Palate, oui. Mais continue ton récit.

— Eh bien ! c'est lui qui, accourant à toute vitesse, m'ap-

prit la terrible nouvelle. Ici les fêtes venaient de finir ; nous n'étions plus que trois cents hommes au village.

—Vois-tu, Père, la lance nous sauta d'elle-même dans les mains ; nous avions la rage au cœur. Enfants ! enfants ! que pas un seul n'échappe ! que pas un seul n'échappe ! au Pastazza ! au Pastazza ! Le jour, la nuit, nous marchons, nous courons, nous volons : la vengeance nous donne des ailes ! Nous voici au Pindo. Ah ! Père, quel spectacle ! Les cadavres étaient là ; il y en avait des mouceaux, tous percés, criblés de coups de lance, sans tête, ni pieds, ni mains !... Les têtes, tu sais bien qu'ils les emportent pour les disséquer ; mais les pieds et les mains, ils les avaient mangés, comme des chiens, comme des tigres ! Oui, Père, ils les avaient mangés ! Nous vîmes les débris de leur horrible festin ! Ah ! Charupé ! Charupé !... Nous partons comme la foudre. Enfants ! au Pastazza ! au Pastazza ! Nous suivons la piste. Père, ils étaient plus de deux mille, les lâches ! Le fleuve grondait comme l'ouragan ; n'importe ! Nous attachons nos lances à nos ongles chevelures, nous nous étendons sur nos larges boucliers, puis, nageant des pieds et des mains, nous abordons au pays des Jivaros ! Père, figure-toi que tous les tambos étaient déserts, personne n'avait osé affronter les Canélos, ils avaient pris la fuite et s'étaient cachés dans les montagnes. Et ils étaient deux mille et nous n'étions que trois cents. Père ! Les lâches ! Ah ! Charupé ! Charupé !...

—Mais enfin, Palate, que faites-vous dans ce pays désert ?

—Ce que nous faisons ! tambos, chagras, pirogues, tout fut saigné, incendié, tout, tout ! Trois jeunes enfants que leurs parents avaient oubliés ou abandonnés dans les bois, furent éventrés par mes hommes ! Nous revînmes à Canélos, tristes parce que nous n'avions pu rencontrer Charupé, et, en passant au Pindo, nous enterrâmes les cadavres de nos alliés."

Pendant que Palate parlait, l'écume lui montait aux lèvres, ses yeux sortaient de leurs orbites, et confondant, sans nul doute, les calabassiers qui nous entouraient avec Charupé, il leur porte de si furieux coups de lance que le fer se brise et vole en éclats ! Ah ! brave Palate !

Ce récit est malheureusement exact de tous points. Cette

chrétienté naissante fut anéantie par Charupé ; les têtes des victimes se seront vendues comme tant d'autres sur les marchés Macas. Il se sera trouvé des blancs assez stupides, assez dénuaturés, pour les payer trente ou quarante piastres, et des musées assez peu éclairés pour en faire l'acquisition et l'exhibition au nom de la science !

Plusieurs autres chrétientés créées jadis par nos Pères, entre autres celles de Saint-Rose de Penday et celle de Palma dont il est fait mention dans nos archives, auront eu la même fin tragique. Aujourd'hui il n'en reste plus trace, même dans la mémoire des Indiens. Palma avait été fondée en 1775, à la suite du grand événement dont nous avons déjà parlé.

.

En dehors de ce duel vraiment épique entre les deux peuples, il y a encore le duel entre Palate et Charupé. Les deux champions se surveillent mutuellement, se cherchent, se traquent sans trêve ni merci ; leurs espions se croisent dans toutes les directions. Charupé, moins brave que Palate, ne rêve qu'une chose : surprendre son ennemi désarmé, l'écraser avant qu'il ait le temps de se préparer au combat ! Autres sont les sentiments de Palate : ce n'est pas un lâche assassinat qu'il lui faut, c'est une victoire en règle, un combat à armes égales. Son adversaire s'obstinant à se cacher dans l'ombre, il résolut de le démasquer, de le prendre au gîte et de l'obliger à la bataille. On ne vit jamais pareille audace ! Il s'aventure presque seul sur l'autre rive du Pastazza ; huit Indiens seulement l'accompagnent, ses espions le précèdent et le conduisent au tambo de Charupé.

“—Capitaine, c'est ici ! nous ne sommes plus qu'à un demi *samai* (environ deux kilomètres) !”

Enfin, ils vont donc acculer le sanglier dans sa bauge, l'obliger à montrer ses défenses ! Alors commence le siège de la place : on s'éparpille dans les buissons, on s'avance en rampant avec la prudence et le silence des serpents. Oui, mais Charupé a flairé son ennemi ; il se lève, saisit sa lance, entraîne à sa suite tous les hommes valides de son tambo, et

s'échappe à travers les bois. Trente femmes et les enfants payèrent pour ces lâches qui n'avaient pas su les défendre; le tambo fut incendié, la chagra dévastée !

Cette scène de sauvagerie se renouvela trois fois ; Palate, implacable, brûla successivement les trois tambos que se reconstruisit Charupé, mais toujours avec le même insuccès ; le tigre de Macas ne voulut jamais affronter le lion de Canélos !

XV

LES INDIENS INFIDÈLES ONT-ILS UNE RELIGION ?

Depuis que nous leur parlons des Jivaros, je suis sûr que nos lecteurs se seront demandé plus d'une fois quelle religion peuvent bien avoir ces êtres dénaturés. Ils n'en ont aucune. Cela soit dit sans vouloir blesser aucunement les philo-sophes qui ont dit et redit sur tous les tons qu'il n'y a pas de peuple, si sauvage, si stupide qu'il soit, qui n'ait quelque ombre de religion, quelque vestige de sacrifice ! Eh bien ! je puis certifier que les Jivaros, qui sont des sauvages très fiers, très industriels, très intelligents, n'ont pas l'ombre de religion. Ils ont bien l'idée d'un Être supérieur qui, se dédoublant dans leur pensée, devient le bon et le mauvais génie (le *Mungí*) ; mais c'est une idée si vague, si spéculative, qu'elle ne s'affirme par aucune observance, ne prend corps dans aucun rite, ne revêt aucun symbole. Rien, ni dans leur vie privée, ni dans leur vie publique, ne trahit une idée religieuse quelconque : leurs fêtes sont des saturnales où l'ivresse et la débauche, où l'orgie la plus éhontée fait cortège aux têtes coupées que l'on promène au milieu des cris et des huées ; mais toute pensée religieuse y est étrangère.

Le seul acte où semble intervenir une pensée surnaturelle est la fameuse scène de sorcellerie, ou pour mieux dire de jonglerie, qui d'ordinaire décide de la paix et de la guerre entre ces peuples barbares. Le cacique ou curaca, transformé en oracle de la tribu, s'est fait administrer l'infusion de liane haya-huasca, qui a pour effet de produire l'hallucination. Les principaux membres de la tribu ont été convoqués

pour la circonstance ; ils sont là, autour de leur chef, attendant que le bon ou le mauvais génie parle par sa bouche, dicte ses volontés.

Cependant le cerveau du bonhomme s'emplit de fantômes ; l'infusion lui tourne la tête, pervertit la sensibilité et substitue mille objets fantastiques à la vision des réalités qui l'entourent. Les yeux injectés de sang, la face convulsionnée, il s'agite, se démène, se tord tous les membres comme un possédé, fait des efforts inouïs pour échapper aux êtres imaginaires dont il se croit poursuivi. D'abord, ce sont des cris qui s'échappent de son gosier rétréci par la peur, puis des mots inarticulés, inintelligibles, mais qui révèlent déjà la présence du génie qui l'inspire. Allons, c'est l'instant propice ! Ses compères se jettent sur lui, se rendent maîtres de sa personne. On le supplie, on le menace.

— Il faut que tu parles, que tu dises ce que tu vois ! Est-ce la paix, est-ce la guerre ? ”

L'énergumène ouvre la bouche, répond aux sommations qui lui sont faites, et presque toujours c'est la guerre ! Et il en doit être ainsi, puisque la guerre est leur idée fixe, leur cauchemar habituel.

C'est là toute la religion des Jivaros.

.

Les autres tribus infidèles sont-elles plus éclairées, plus pratiquantes ? Ont-elles de la Divinité une notion plus juste et de leurs devoirs envers elle un sentiment plus profond ? Non, partout on rencontre le même nihilisme religieux.

Sous ce rapport, le Jivaros de l'Uchnal et du Copataza, les tribus éparses sur les rives du Pastazza et du Morona, ne se distinguent en rien du Jivaros de Macas ; les Zaparos vivent dans la même ignorance, dans le même indifférentisme pratique que l'Agouisiris ; oui, les Zaparos eux-mêmes, que tout cependant semble prédisposer à la religion : la douceur de leurs mœurs, la rectitude de leur jugement, ce vague instinct qui les tourmente et les amène d'eux mêmes aux ministres de l'Évangile ! Que dis-je ! ce nihilisme est encore plus radical, s'il se peut, chez eux que chez les tribus

sanguinaires de Macas. Et, en effet, si dégradé que soit le Jivaros de Macas, le *Chirapas*, comme l'appellent nos Indiens, il a conservé de l'enseignement chrétien qui lui fut donné au xvii^e siècle, un écho que ses vices ont altéré et affaibli, sans cependant l'anéantir. Il a pu renier son baptême, mais non pas effacer de son souvenir toutes les paroles qui l'accompagnèrent. Il sait encore, après trois siècles, qu'il y a un bon et un mauvais génie, c'est-à-dire un Dieu bon qui est celui des chrétiens, et Satan dont ils se considèrent, non sans fondement, hélas ! comme les sujets et les victimes. Or, les autres tribus infidèles ne savent pas même cela !

Le soleil, la lune et les étoiles n'ont donc plus d'adorateurs dans nos forêts, en supposant qu'ils en aient jamais eu. N'oublions pas, en effet, que ces peuples n'ont jamais subi aucune domination étrangère ; que ni les Espagnols, ni les Incas du Pérou, ni les Shiris de Quito, n'ont jamais rien pu contre eux ; que, par conséquent, les observances religieuses de ces races envahissantes n'ont pu s'implanter dans leurs forêts. Nous sommes en présence de peuples neufs, chez lesquels la langue, les coutumes, tout ce qui constitue l'individualité d'une nation, s'est conservé sans altération ni mélange ; peuples sans rapports ni contact les uns avec les autres, parlant des idiomes qui semblent irréductibles, et se trouvant, par là même, dans l'impossibilité de se comprendre et d'échanger leurs pensées. Outre l'inca ou quichua, qui est la langue des Canélos et, en général, des tribus catholiques, il y a le zaparos, le jivaros et un nombre considérable d'idiomes sans parenté.

Dans le mémoire adressé au roi d'Espagne en 1785, M. le gouverneur de la province de Maynas, commandant général de la province du Quijos et de Macas, Don Francisco Requena y Herrera, ramène à dix huit les idiomes parlés par les sauvages, et beaucoup lui étaient inconnus. Sans doute une étude approfondie de ces langues les ramènerait à quelques types primitifs ; mais la nécessité seule d'une pareille étude n'en accuse que mieux les divergences qui existent entre elles. A mon avis, la philologie arriverait bien plus sûrement à découvrir l'origine de ces peuples multiples, le

point de départ de leurs migrations à travers le monde, que toutes les hypothèses des ethnologues et des historiens, voire même que les études, d'ailleurs si importantes, des anthropologistes. Nous saurions peut être s'ils sont Mongols ou Aryens, si leurs ancêtres sont venus de l'Orient ou de l'Occident.

Le même gouverneur, dans son mémoire, constate, lui aussi, le nihilisme religieux des tribus infidèles. Il n'y a trace d'idolâtrie ni de rite religieux d'aucune sorte. " Cela, dit-il, facilite singulièrement la prédication de l'Évangile, le missionnaire n'ayant pas à lutter contre des doctrines et des superstitions déjà enracinées."

Il est bon d'enregistrer ce fait auquel son caractère d'universalité donne une importance considérable.

XVI

DE CANÉLOS A PACAYACU—LE BOBONAZA—UNE FRANÇAISE DONT
LE NOM MÉRITE DE PASSER A LA POSTÉRITÉ.

Nous étions à Canélos depuis quelques jours à peine, le R. P. Pérez et moi, quand, un beau matin, Palate m'aborde d'un air effaré.

"—Père, si tu veux m'en croire, tu ne resteras pas ici !

"—Eh quoi, es-tu donc déjà lassé de moi ? Il n'y a pas encore quatre jours que je suis arrivé.

"—Tu ne m'as pas compris. Sache que personne ici n'est lassé de toi, et que si quelqu'un se permettait de dire une pareille impertinence, Palate la lui ferait payer cher ! Mais, tu vois bien que la tribu n'est pas encore rassemblée ; c'est à peine si le tiers de nos hommes est présent au village ; ceux du Villano, ceux du Rotuno, ceux du Lliquino ne se réuniront pas avant une douzaine de jours. Profite de ce délai pour faire une promenade sur la rivière ; nous irons à Pacayacu, à Sarayacu ; il faut que tous nos guerriers te connaissent, vois-tu. Ils savent déjà que le Père blanc est à Canélos, tous seront accourus pour te voir !

"—Très bien, Palate ; quand partirons-nous ?

“—Mais tout de suite. Ma pirogue est prête, c'est la plus grande et la plus belle de Canélos; elle me coûte trois mois de travail. Celle du cacique suivra par derrière, car, vois-tu, nous voulons t'accompagner partout et te présenter nous-mêmes aux tribus alliés! Quant aux rameurs, les voici. (Et, ce disant, Palate me présente trois jeunes gens d'une taille si grande, d'une allure si fière et si décidée que j'en suis saisi). Celui-ci est Elias, marié avec la fille de mon frère Pouciano. Si tu veux des nouvelles des Chirapas (Jivaros), il en a de toutes fraîches, car il revient de faire la guerre et c'est un vaillant homme (*sinchi runa*). Celui-là est Téolo, mon gendre; lui aussi revient de faire la guerre, sa lance a tué plus d'un Chirapas. Cependant, il a un grand défaut qu'il faut que tu saches, il frappe jour et nuit sa femme, qui est ma fille, et l'infortunée pousse des cris qui font pitié. Allons, approche, *huambra* (jeune homme), baise la main du Père blanc et promet de respecter ta femme qui est ma fille.”

Au lieu de s'approcher pour me baiser la main, Téolo, rouge de honte et de colère, commence un réquisitoire en règle contre sa femme :

“—D'ailleurs, que t'importe? Puisque tu me l'as donnée, elle est à moi! Ne suis-je donc pas libre de la frapper quand cela me plaît?”

La discussion s'était élevée jusqu'aux notes les plus aiguës de la gamme; elle menaçait de fuir mal; des injures aux coups, il n'y avait qu'un pas; et ce pas, Palate, fougueux comme un lion, se préparait à le franchir, lorsque, le saisissant par le bras :

“—Palate, ta pirogue est prête, m'as-tu dit; alors, en avant!”

Sur ce, les Indiens s'emparèrent de notre bagage et nous descendons au pas accéléré les pentes qui conduisent au Bobcuza : en moins de cinq minutes nous arrivons sur le rivage.

Palate avait eu raison de vanter sa pirogue : je n'en vis jamais de plus longue, de plus effilée, de plus élégante. Un rrouffle, appelé *pamacari* par les Indiens, y avait été dressé pour nous abriter contre les ardeurs du soleil. Tout était prêt pour le départ; nous nous installons, le P. Pérez et moi sous ce léger toit de verdure; Palate s'assied à l'arrière pour gouverner l'embarcation, et nous partons gais, babillards et bruyants comme une volée de perroquets ou de mangos. La seconde pirogue, celle du cacique, suit par derrière; elle est montée par Basilio, frère de Palate, et par quatre Indiens vigoureux.

Que dire du Bobonaza ? Mérite-t-il une mention spéciale ? Peut-on le comparer au Napo et au Curaray ? Moins large évidemment que le Napo, mais tout aussi considérable que le Curaray, le Bobonaza est plus poétique encore, s'il se peut, que l'un et l'autre.

Il prend sa source dans le Llanganate et descend au Pastazza par une série de gradins que l'on pourrait comparer aux marches d'un escalier gigantesque. Chaque gradin est un bassin aux eaux claires, tranquilles, profondes comme celles d'un lac. On passe de l'un à l'autre par des chutes et des rapides qui sont ici fort nombreux : de Canélos à Sarayacu, pendant trois jours de navigation, j'en comptai quatre-vingt-cinq ! Il y a là un danger permanent ; l'Indien seul peut se risquer sur ces eaux perfides. Vous voguez en parfaite sécurité sur ce lac paisible, recueilli, silencieux, étincelant comme une nappe d'argent fondu ; le mouvement doux et cadencé de la pirogue, la beauté des sites qui défilent lentement sous vos yeux vous plongent dans une douce rêverie. Tout à coup la gueule du monstre, je veux dire du rapide, vous saisit, les dents de pierre de ses récifs font craquer votre frêle esquif ; il vous jette au visage sa bave immonde et vous noie dans ses flocons d'écume. Alors se sont des soubresauts, un tangage, un roulis, une danse infernale. Puis vous sautez, je ne sais comment, dans le bas-in inférieur, vous descendez la marche traîtresse et vous continuez la promenade sentimentale si malencontreusement troublée.

C'est donc une navigation périlleuse, je n'en disconviens pas ; mais quelle compensation dans la poésie merveilleuse de ces sites enchanteurs ! Lorsque je célébrais les beautés du Napo, lorsque je confiais au P. Pérez les impressions que faisait naître en moi ce fleuve au cours majestueux, aux rives d'une magnificence sans égale :

“ — Attendez, me disait-il, attendez ; vous n'avez pas encore vu le Bobonaza ! ”

Eh bien, je le vois maintenant ! Je vois ses berges de marnes irisées, berges luisantes comme un marbre poli par les eaux, ruisselantes de l'eau des cascades et des innombrables gouttières qui, à travers le réseau des plantes de toute sorte, s'épanchent avec un doux murmure dans les eaux profondes de la rivière ! Ici, point de perspectives immenses, point d'horizon à perte de vue comme sur le Napo ; le cours sinueux du Bobonaza ne se prête pas à ces lointaines échappées ; mais l'impression de cette navigation dédommage amplement des grands spectacles qui font défaut ; à chaque détour du fleuve, le décor change : on dirait une nouvelle rivière qui se déroule ; aspect des rives,

couleur des eaux, fleurs et feuillages, tout paraît neuf. Parfois les deux rives se rapprochent tellement qu'il semble qu'elles veuillent se souder ensemble. La rivière n'est plus qu'un étroit canal aux eaux sombres; l'épaisse ramure des ficus aux troncs tordus comme des faisceaux de câbles, des gigantesques higuérons, forme une voûte si dense qu'elle est impénétrable aux rayons du soleil. Le mystère de cette solitude, le silence, l'obscurité, la fraîcheur de cette retraite saisissent et émeuvent l'âme du voyageur et y font doucement pénétrer une sorte de recueillement profond, pareil à celui qu'on éprouve sous les sombres arceaux d'un temple... Allons, quelques coups de pagaie et nous voici dans un vaste bassin, dans un lac aux eaux chaudes, étincelantes sous les feux du soleil, bassin parsemé d'îles minuscules où d'innombrables animaux prennent leurs ébats!

— Enfants, délivrez-nous du pamacari; je veux voir, je veux voir ! ”

Et les Indiens ramènent en arrière le rroufle incommode qui nous bornait la vue. Quel spectacle ! quelle vision ! quel tressaillement ! J'avais là, sous ma main, mon fusil ! en fait de gibier je n'avais que l'embarras du choix ; mais vraiment il s'agissait bien de tirer sur les êtres inoffensifs dont nous venions de troubler les jeux ! Dans ces moments exquis, inénarrables, tous les instincts sauvages de l'homme se taisent ; il redevient l'ami de la création tout entière. A l'iguane stupide qui se rôtit au soleil, il dirait volontiers : mon frère !... ma sœur ! à la fleur penchée sur les eaux ; il serrerait amoureusement dans ses bras les troncs robustes des grands arbres ! Au fond de tout cœur humain il se rencontre comme un souvenir, une réminiscence de l'Eden, comme une vague sensation de l'intimité qui régnait alors entre l'homme et les créatures : sortez l'homme du milieu banal et factice qui l'étourdit et le corrompt, transportez-le dans un milieu propice à l'éclosion du sentiment inné qui le travaille à son insu, aussitôt il se rappelle son berceau, et des larmes de joie viennent mouiller ses paupières !

Pour nos Indiens de Canélos, le Bobonaza est la grande rivière *jatun yacu*—Chaque tribu et fraction de tribu se distingue d'ordinaire par le nom de la rivière où elle construit ses tambos. C'est ainsi que l'on dit : ceux du Villano, ceux du Rotuno. Pour désigner la fraction campée sur les rives du Bobonaza, ils disent : ceux de la grande rivière—*jatun yacu runacuna*.

(à suivre.)